RAYMOND DE LA TAILHÈDE

UN jour que la nature avait fait de bons rêves,
Elle vit s'éveiller Raymond de la Tailhède.

VERLAINE

GENTIL esprit, l'honneur des Muses bien parées.

MORÉAS

L'ADOLESCENT merveilleux... marqué du divin signe.

JULES TELLIER

L'UN des « ...véritables miroirs du génie de nos pères ».

CHARLES MAURRAS

3e mille

LES POÉSIES DE RAYMOND DE LA TAILHÈDE

ÉDITIONS ALBIN MICHEL
22, r. Huyghens
PARIS

Prix : 23 frs

LES POÉSIES
DE
RAYMOND DE LA TAILHÈDE

ÉDITION DÉFINITIVE

ALBIN MICHEL

LES POÉSIES

DE

RAYMOND DE LA TAILHÈDE

ÉDITION DÉFINITIVE

LES POÉSIES

DE

RAYMOND DE LA TAILHÈDE

ÉDITION DÉFINITIVE

ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
PARIS. — 22, RUE HUYGHENS, 22 — PARIS

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

15 *exemplaires sur Japon impérial*
marqués de A à O.

25 *exemplaires sur Hollande*
numérotés de I à XXV.

30 *exemplaires sur vergé pur fil*
Vincent Montgolfier
numérotés de 1 *à* 30.

L'édition originale a été tirée sur Alfa Mousse
des Papeteries Navarre.

IL A ÉTÉ TIRÉ EN OUTRE :

Pour la Société de Bibliophiles
Les Amis des Beaux Livres

60 *exemplaires sur velin à la forme*
des Papeteries de Rives
à son filigrane
marqués A B L 1 *à A B L* 60.

Droits de traduction et reproduction réservés
pour tous pays.
Copyright 1938 by Albin Michel.

LES POÉSIES

DE

RAYMOND DE LA TAILHÈDE

COMPRENANT ENSEMBLE

L'ODE TRIOMPHALE

LE PREMIER LIVRE ET LE DEUXIÈME LIVRE
DES ODES

LE PREMIER LIVRE DES HYMNES

LES SONNETS

LES PREMIÈRES POÉSIES

LE POÈME
DE LA MÉTAMORPHOSE

LA DEUXIÈME ODE TRIOMPHALE

LES POÉSIES DIVERSES

AJAX

FRAGMENTS
ET POÈMES INACHEVÉS

ODE TRIOMPHALE

(1920)

ODE TRIOMPHALE

A LA GLOIRE DE JEAN MORÉAS
POUR LE DIXIÈME ANNIVERSAIRE
DE SA MORT

30 MARS 1920

Ce doux parler de France auquel vous avez fait
L'honneur de le fleurir de grâce athénienne,
Qu'il vole sur ma lèvre et que je l'y retienne,
— Ou qu'un plus digne chante, et je serai muet.

Non ! Assez des clairons a retenti le cuivre,
Du flot profond des mers aux pôles de l'azur,
Quand d'une forte voix, d'un poumon toujours sûr
J'appelais, Moréas, les hommes à vous suivre.

Assez à pleine coupe, ô Pégase, ai-je bu
L'onde sous ton sabot jaillissant comme un fleuve;
En ma lyre accordée éclate assez la preuve
Que je puis des anciens égaler la vertu.

Aujourd'hui je dirai non pas la triste plainte
De l'élégie et non plus l'hymne au lent détour,
Mais en sa pureté, toute de lauriers ceinte,
L'ode qui porte mieux l'allégresse et l'amour.

O toi, de l'univers la seule Impératrice,
Mort ! tu te promettais de garder et d'avoir
A jamais enchaîné dans l'oubli le plus noir
Celui qui, bravement, sans que son front se plisse,

Assurant son regard au néant de tes yeux,
Tel un fier ennemi t'a contemplée en face !
Mort ! il te défiait de lui trouver sa place :
Au funèbre charnier ne tombent pas les dieux !

Tu l'admirais, ô Mort, ce Moréas superbe,
Comme on guette une proie, et voilà que soudain,
Le poison, le poignard ont glissé de ta main :
Quel printemps à tes doigts épanouit sa gerbe !

Quelle aurore se lève aux abîmes de nuit
Que sont tes yeux ! Quel lys tissa la fine trame
De ta chair où l'on sent de nouveau battre une âme !
Et tu n'es plus la Mort, ô Mort, mais ce qui vit !

Ton spectre ce n'était qu'apparence et que leurre :
Pour te faire rentrer dans l'ordre des vivants,
Il fallait Moréas debout encore à l'heure
Où tu pensais nourrir de ses cendres les vents.

Vivant ! il est vivant ! il est vivant encore !
Chez les Ombres Orphée est ainsi descendu,
Ayant pris le soleil qu'elles avaient perdu,
Au réseau musical de sa lyre sonore.

Ah ! puissé-je comme eux dans les esprits obscurs
Allumer l'incendie à force de lumière ;
Sous la flamme tenir ouverte leur paupière
A toute vérité jusqu'aux siècles futurs !

Et quand je ne saurais, quand mon bras moins robuste
Laisserait, Moréas, échapper ce flambeau,
Il ne tient pas à moi que sur votre tombeau
Vous ayez érigé vous-même votre buste.

LE PREMIER LIVRE DES ODES

(1891-1893)

ODE PREMIÈRE

A JEAN MORÉAS

Tu dis, et de ton doigt levé sur les sept cordes,
Ainsi qu'au vent nouveau frémissait la forêt;
Car tes rythmes, ô Apollon, tu les accordes
Au son de l'Arc.

Porte-Lyre, Devin, Chasseur de Thessalie,
J'éclairerai de fleurs le vert de tes lauriers;
Ta victoire sera de flammes embellie,
Victorieux!

Le somptueux passé qui fut ton héritage,
A tes yeux de verdure et de pourpre lassés,
Est devenu pour toi chaque jour davantage
La visible lueur.

Pour toi s'est élevé de l'ombre environnante
L'avenir au galop des chevaux du Soleil
Levant, comme Vénus de l'écume éclatante
Des tumultes marins.

★

Près des sources que des satyres ont troublées,
Tout un silence d'or vibrant s'est abattu,
Claire merveille éclose au profond des vallées,
Si l'oiselet chanteur du bocage s'est tu.

Oubli de flûte, heure de rêves sans alarmes,
Où tu as su trouver pour ton sang amoureux
La douceur d'habiter un séjour odoreux
De roses dont les dieux sylvains te font des armes.

Là tu vas composant ces beaux livres, honneur
Du langage français et de la noble Athènes :
Au plus haut bruit chanté de tes strophes hautaines
Quel poète n'a pas tressailli dans son cœur?

Le sénile troupeau qui tremble et les Ménades
Jalouses, en ces lieux de gloire n'entreront,
Ni cet esprit vulgaire, effroi des Oréades,
Ni tous ceux dont les dieux ont détourné leur front.

★

Mais Claros maintenant prophétise, et la Lyre
Résonne comme un fer battant sur le carquois,
Et depuis ton réveil on entend dans les bois
Cybèle retentir.

La torche d'Héraclès allume une autre aurore,
Et vois, pour enlacer ta tête, Moréas,
Daphné que poursuivait Apollon Loxias
Au diadème d'or.

ODE DEUXIÈME

A JEAN MORÉAS

Neuf fois je frapperai la lyre :
Les Muses aiment notre voix.
Les accords que je veux produire
Seront dociles à leurs lois
Si je célèbre la verdure
Entournée à ta chevelure
Et les neuf Muses à la fois.

Déjà sur la double colline
Où fleurissent toutes les fleurs,
Par cette influence divine
Qui rend belles les nobles sœurs,
Aganippe t'ouvre ses rives,
Et du courant de ses eaux vives
Elle te verse les liqueurs.

Clio la grandeur héroïque
Souffle, Euterpe la joie aussi,
Thalie aimable au jeu rustique
Repousse l'effort du souci,
Et tu reçois de Melpomène
La gravité musicienne
Des rythmes honorés ici.

Le chœur qui les danses décore
Tirant des cithares tantôt
Un doux bruit, un fredon encore,
Par une corde au son plus haut,
Ainsi que troupes vagabondes
Mène les fêtes sans secondes
De Terpsichore et d'Erato.

Mémoire auguste, Polymnie,
Tu es des âges le réveil;
Secret des mondes, Uranie,
Tu es la flamme du soleil.
Calliope a livré sa grâce
A celui que nul ne surpasse,
Moréas, chanteur nonpareil.

Au doux parler des sœurs jumelles
Ma voix se joint pour le plaisir
Du laurier éloquent comme elles
Que ta force a fait reverdir :
A l'Isthme, à Delphes tu le cueilles,
Le droit arbuste aux sombres feuilles,
Seule moisson de ton désir.

Promis au fouet des Euménides,
Cependant sifflant aux roseaux,
Qui vont multipliant leurs rides,
Quelques-uns se disent nouveaux :
Ceux-là comme errantes figures
D'ombres, par les landes obscures
N'auront de trêve à leurs travaux.

Race qui fait voir en ses ruses
La bassesse de ses efforts,
La Gorgone en place des Muses
De leur vie a tiré les sorts.
L'un l'autre ils se peuvent poursuivre,
Ils sont morts sitôt que de vivre,
Cendre et fumée entre les morts.

Il n'est point de nouvelles armes
Pour nous assurer d'un renom
Moins vain que leurs tristes alarmes;
Le même trait nous sera bon
Qui à Pindare fit service,
Car c'est toujours le même vice
Le but des flèches d'Apollon.

ODE TROISIÈME

A MAURICE DU PLESSYS

Frère d'armes, lauré des palmes olympiques,
Ta valeur t'a mené, trois fois victorieux,
Lançant les javelots soudains et, par les dieux!
Les redoutables piques.

Du Plessys, près de toi, pour diriger ton bras,
Veillent les graves Protectrices,
Et Diane dont l'arc ouvre des cicatrices
Que tes ennemis ne voient pas.

Leur fureur s'est accrue à combattre dans l'ombre,
Nos glaives éclatants les ont couverts de nuit;
Rien n'a pu les garder où le soleil reluit,
Leur effroi, ni leur nombre.

Aussi réjouissant nos cœurs et plus encor
Celui qui nous permit ces luttes,
Nous ferons retentir de lyres et de flûtes
Les rives où jadis passa le bélier d'or.

Tyndarides !
Lumière continuelle sur la mer, guides
D'Argo, nef héroïque entre les flots arides,
Votre double puissance aujourd'hui va lier
A nos fronts le laurier.

Que fleurisse à présent le thyrse et que la rose
Se mêle dans la coupe au vin des Immortels !
Il nous est réservé d'avoir des honneurs tels,
Plessys, sur toute chose.

Car n'avons-nous pas vu le sépulcre s'ouvrir
De Ronsard, du pieux Virgile,
Tandis que le Centaure et sa race inutile
Dans l'âpre Scythie allait fuir?

Et nous rétablirons, abrités de l'outrage,
Athènes éternelle et l'antique renom
Latin des Gaules au pays de notre nom
Et de notre courage.

Pour toi, le favori des Muses, et qui sais
Conquérir la noble couronne,
J'ai réglé dans mes vers l'ode afin que résonne
Des amicales sœurs le nouveau luth français.

ODE QUATRIÈME

A CHARLES MAURRAS

Heureux qui sait aux vers assurer son esprit,
D'eux-mêmes recevant la prudente éloquence,
A des soins occupé dont l'ardeur le nourrit;
Et bienheureux un cœur qui n'a d'autre science
Que celle des leçons que mon maître m'apprit.

Muses, celui pour qui j'ai suivi votre troupe
Aujourd'hui sur Parnasse et sur Pinde où l'on voit
Levée entre les monts une jumelle croupe,
Il recueillit aussi de vos bouches, adroit,
Le doux miel que sa main a pressé dans la coupe.

J'ai mêlé le feuillage immortel plusieurs fois
A cette lyre d'or qui chante les victoires,
Car les dieux ont toujours favorisé ma voix,
Apollon, et les sœurs aux chevelures noires,
Et les courantes eaux des Naïades des bois.

Toi, le fruit animé de Minerve elle-même
Noue à ton front déjà son plus noble lien.
La sagesse parfaite est le vrai diadème
Qui n'a point de rivaux au stade olympien,
Et dont Athènes seule a conservé l'emblème.

Où mes traits, maintenant, d'un vol sûr dirigés,
Peuvent-ils vers le but marquer l'or de leurs pointes,
Sonnantes tour à tour la joie et les dangers,
Puisque j'ai tendu l'arc de mes sept cordes jointes?

Quel fut celui premier qui sur les mers errant,
Guidé par le désir nouveau d'une patrie,
Pensant aux bords grégeois, eut ce destin plus grand
De rencontrer Provence en lieu de l'Ionie,
Plus hardi que Jason et meilleur conquérant?

Il n'avait point d'un mât prophétique l'augure,
Ni la lyre d'Orphée animant les rameurs,
Ni Castor et Pollux semblables de figure,
A qui les dieux ont fait de pareilles faveurs,
Mais l'incertain espoir d'une longue aventure.

Provence, où le soleil arrête ses chevaux,
Ainsi connurent-ils les merveilles du monde,
Tes peuples enseignés par ce divin héros,
Et la stérile mer en ce jour fut féconde
Comme la terre ouverte aux bienfaisants travaux.

Je vanterais son nom! Mais cependant qu'il semble
Que je veux à l'honneur hausser le tien, Maurras,
Ce trophée ancien que la Provence assemble,
L'olivier de Minerve et l'arme de Pallas,
En mes mains, pour ton los, se retrouvent ensemble.

LE DEUXIÈME LIVRE DES ODES

(1895-1918)

ODE PREMIÈRE

ÉLOGE D'ATHÈNES

Athènes ! honneur de la lyre !
Ta louange, je veux la dire
Comme le Thébain, d'une voix
Douce au cœur et forte à l'oreille,
Et Pindare, qui s'émerveille,
Le pouvait moins que je le dois.

Certes, la plus illustre race
A tes fils a transmis l'audace
De faire preuve de leur sang,
De cueillir à la même rive,
Avec le fruit mûr de l'olive,
Le laurier toujours verdissant.

Les redoutables Destinées,
A presser ta perte obstinées,
N'espèrent plus d'y réussir :
D'autres succombent à leur rage;
Mais toi, le Temps même est le gage
Qui répond de ton avenir.

Muses ! vous de qui la mémoire
Est le spectacle de la gloire,
Apprenez-moi, filles du ciel,
Par quelle influence divine
Athènes, dès son origine,
Se racheta du sort mortel?

La victoire des armes porte
Des rameaux de diverse sorte,
Changeant tour à tour leur éclat;
Mais c'est à peine qu'elle dure
Cette couronne que mesure
L'incertitude du combat.

La déesse palladienne
Ne reconnaîtrait point la tienne,
Qui se courbe à son front armé,
Si tu n'avais pas, noble ville,
Sur les lèvres de la Sybille
Le feu de Delphes rallumé !

O Muses, vous avez fait naître
Mon ami, Moréas, mon maître,
Dans votre éternelle cité;
Vous l'avez nourri de ces (flammes)
Dont, par vos soins, (brûlent) les âmes
Des grands morts qui l'ont précédé !

Obtenez-moi, Sœurs libérales,
Que la main des Parques fatales
Ne s'appesantisse à mes vers :
L'esprit est à vous, non la cendre
Que dans son retour doit reprendre
L'ordre commun de l'univers.

Car, d'Athènes suivant l'exemple,
Des ruines je tire un temple
Élevé sur de tels (sommets,)
Qu'unissant l'envie à la guerre
La basse audace du vulgaire
Ne pourra l'abattre jamais.

ODE DEUXIÈME

A JEAN MORÉAS

Hymnes qui commandez à la Lyre, et toi, Lyre,
Est-ce un homme, un héros, ou bien des Dieux celui
Dont la main fait chanter les cordes, qu'aujourd'hui
Je vais dire?

Armé de la vertu des Muses, c'est un Dieu!
Certes, il est un Dieu, car l'essence divine
Rayonne sur sa tête et luit dans sa poitrine
Comme un feu!

Entre tous, celui-là, je le célèbre encore,
Qui de la gloire humaine a choisi le meilleur,
Et qui satisfaisant à sa propre valeur,
Se sait victorieux et soi-même s'honore.

L'Envie à présent tombe et son bras est lassé
D'arracher vainement tes lauriers et tes roses;
Et quoique par le Temps, père de toutes choses,
Rien de bien ou de mal ne puisse être effacé,

D'abord que, cependant, le sort est favorable,
L'oubli couvre l'injure et la dompte à jamais;
Et c'est la volonté des Dieux où tu te plais
Qui l'a fait, Moréas, t'asseyant à leur table.

Ainsi virent le cours de leur destin changer
Les filles de Cadmus, allant après leur âge
De la peine au bonheur, comme on laisse un rivage
Étranger.

Elles avaient souffert et savaient s'y résoudre :
Ino s'apaise aux flots du profond Océan,
Et Sémélé prend place au séjour bienfaisant
De la foudre.

Ensemble la douleur et la félicité
Passent sur le soleil d'une même journée !
Et ne tremblons-nous pas, à chaque heure sonnée,
De voir pour nous le doigt des Parques arrêté?

Mais un ciel toujours pur et sans ombres nocturnes
Éclaire l'autre ciel au Juste réservé,
Où le labeur ne tient son esprit aggravé,
Où l'eau court doux-coulante au gré des lentes urnes.

Ici qui fut premier est le premier là-bas,
Des poètes menant l'impérissable troupe;
Leur soif n'a point souci que s'épuise la coupe,
Et d'un or fleurissant ils enlacent leurs bras.

Là sont assis Cadmus et Pélée, et encore
Achille que sa mère y conduisit, Thétys,
Achille redoutable à l'Ethiopien, fils
De l'Aurore.

De traits nombreux j'ai chargé mon carquois,
Lancés au loin d'un arc prompt à se tendre,
Et dont le vol a, pour qui sait entendre,
Une voix.

Le sage sans efforts connaît tout par nature,
Mais ceux qu'une pénible étude a faits savants,
Sont tels que des corbeaux qui veulent, s'élevants,
De l'aigle olympien emprunter la figure.

Arc, de nouveau, courbe ton bois sonnant;
Tire un éclat des flèches que j'apprête;
Qui te verra briller? vers quelle tête,
Maintenant?

Rapide au double but, va, frappe, et glorifie
Athènes et Paris, les cités de Pallas,
Attestant leur honneur au nom de Moréas,
L'une pour sa naissance et l'autre pour sa vie.

Un homme généreux a des rivaux jaloux :
Et lui, d'outrages vils l'obscurité l'accable;
Mais qui pourrait des mers énumérer le sable,
Dirait seul quelle joie il a versée en nous !

ODE TROISIÈME

A MAURICE DU PLESSYS

Comme celui qui prend la légère rosée
Et cette coupe d'or, honneur de sa maison,
Et d'abord que lui-même à peine l'a pressée,
En son fruit y goûtant la nouvelle saison,

Échangée à l'entour, aux lèvres rit la vigne :
Au présent qu'il en fait il marque ses amis.
Tel je suis, mon Plessys, et de t'en juger digne
C'est me mettre à ton rang que me l'avoir permis.

Certes, ta main hardie a formé ta couronne,
Et Pinde par ton œuvre est sans ombre à moitié;
Mais sur tous les lauriers on aime ceux que donne,
Compagne de la joie, une douce amitié.

Non point que ma louange ajoute à ton mérite :
L'amitié suffit bien au regard de nos vœux,
Encore que ta gloire en tes vers soit écrite,
Et quelque part que j'aie aux victoires des dieux.

Telle aux nocturnes cieux la fortune est égale
Des enfants de Léda, race de Jupiter,
Dont fut l'affection, après l'heure fatale,
Tracée en double signe au-dessus de la mer.

Leur tendresse et leurs feux ne sont près de s'éteindre,
Et, suivant leur nature en ces destins nouveaux,
Quand lui-même, Apollon, des ténèbres peut craindre,
Il n'est pas jusqu'aux nuits pour les rendre plus beaux.

ODE QUATRIÈME

CHANT DE VICTOIRE

Victoire aux ailes d'or ! Victoire !
Nouveau soleil prodigieux
En qui mon esprit voulait croire
Avant qu'il éblouît mes yeux,
Te voilà donc, ô Magnifique !
Vivante, vraie et véridique,
Telle qu'en un temps héroïque
Tu te montrais à nos aïeux !

Victoire ! tu n'es pas Bellone ;
Tu n'as point d'armes dans tes mains,
Mais de verts lauriers en couronne,
Gage des heureux lendemains ;
Des profondeurs du ciel venue,
Immortelle, tu fends la nue
Le front libre et la gorge nue,
Joie ineffable des humains !

Ta tunique en ses plis mouvante,
Victoire ! ne recèle pas
Une autre moisson d'épouvante,
D'autres périls, d'autres combats ;
Car sur la terre où tu te poses
D'éternelles fleurs sont écloses ;
Et le sang de toutes les roses
Seul a ruisselé sous tes pas.

Ah ! puisse l'homme te comprendre
Quand, la Discorde ayant jeté
Son dernier brandon dans la cendre,
Ce n'est pas d'un ongle irrité
Que tu traceras, douce et fière,
Ces mots, sur l'armure guerrière,
En caractères de lumière :
« Fraternité ! Fraternité ! »

L'homme puisse-t-il, ô Victoire !
Ne plus haïr, ne plus trahir !
A tes lèvres qu'il vienne boire
L'Amour, ce dieu de l'avenir !
Puisque aimer de la mort délivre,
Que de ton baiser il s'enivre !
Apprends-lui maintenant à vivre,
Lui qui savait si bien mourir !

LES HYMNES

(1892-1894)

HYMNE PREMIÈRE

POUR LA COURONNE

Il le faut, je te prie, ô Silence, dénoue
Ce lien d'une année à mon carquois mêlé,
Que d'un accent plus fort j'aille gonflant ma joue
Et que le but soit prompt où ma flèche a volé.

Prophétique au parlant feuillage de Dodone
Qu'agite un dieu muet sur les chênes vermeils,
O Silence, à présent, que la corde résonne
D'une lyre et d'un arc en leurs travaux pareils.

Je dirai le laurier chéri des Piérides,
Afin que, par mes vœux,
Clio n'ayant ouvert pour moi des bois arides,
J'en courbe à tes cheveux;

Que je t'honore enfin, célébrant la Victoire,
Puisque tu n'as laissé
Rien de grand qui ne fût, dans l'humaine mémoire,
Par tes vers dépassé.

D'un cœur athénien et d'un français courage,
Moréas, ne vas-tu,
Des sots te retirant, lever en ton ouvrage
Ce Ronsard abattu,

Ce Vendômois, orgueil des Princes et le nôtre,
Qui prit dedans sa main
La lyre et le laurier en rendant l'un et l'autre
A l'éclatant Thébain!

Comme l'Egidien je ne sens la puissance
Bruissante ma voix
Qu'à louer les héros ou qui par la science
S'égalerait aux rois.

Comme envers lui Ronsard je ne veux autre peine
Que d'aller moissonner
La tige au droit surgeon de l'onde riveraine,
Et que t'en couronner.

Si vraiment des neuf sœurs j'ai reçu cette audace,
Y saurais-je mentir?
Et nul ne me verra, quelques vers que je fasse
Encore retentir,

A d'autres réserver ce glorieux trophée,
Brillant, et, tel qu'un dieu,
Fait d'immortalité, moi qui du sang d'Orphée
Ai bu le même feu!

Du Plessys, qu'à sa course un frère de Diane
Bien reconnaîtrait-on,
Encor qu'il ait dressé la torche amycléane
Si haut au double mont,

Et que forçant la Nuit de la flamme jumelle
Étendre la clarté,
N'aura pas l'Hélicon et sa feuille nouvelle
Tout entier dévasté;

La barre de la mer, levée aux vents contraires,
Ne m'aura point jeté
Trop longtemps loin du bord des sources salutaires
Par Pégase heurté,

Si je mêle aux rameaux dont l'illustre origine
Se vante d'Apollon,
Celui qui va tirant au suc de sa racine
La cendre d'Ilion.

HYMNE DEUXIÈME

POUR LA VICTOIRE

Muses, favorisez au chant nouveau que j'orne,
Et pour qu'il soit de vous l'honneur que je vous rends,
De vos dons embaumez ma lèvre à pleine corne,
Vierges sourdes au cri des honteux ignorants.

Celui qui ne sait point par la vertu du Nombre
En accordant la lyre élever des cités,
Comme Amphion, et comme Orphée étendre l'ombre
Mouvante des forêts, et des fauves domptés
Écarter la fureur qui gronde en leurs repaires,
Les dieux ne furent pas bienveillants à ses pères.

Muses, ne craignez point d'accompagner mes pas.
Si j'ai du Pythien bien suivi les combats,
Laquelle parmi vous n'a ma course guidée,
O neuf sœurs, redressant en ma droite irritée
Une flèche du sang de Nessus empestée,
Et ces cordes au fût qui ne se rompent pas?

Désarmez notre bras, car la victoire est sûre,
Et sur la lyre seule affermissez nos doigts.
Je pourrai maintenant, de la plus haute voix,
Suivre de l'harmonie une égale mesure.

Toi qui, mettant le char dans le cercle des signes,
Et de la même ardeur que faisait Apollon,
N'as laissé ses chevaux battre aux traces indignes
D'un autre Phaéthon;

Qui, mené par l'Aurore et les Heures compagnes,
Des barrières du jour aux portes de la nuit,
As tout l'éclat du ciel versé sur nos campagnes
En toi-même produit;

La mer qui te reçoit après t'avoir vu naître,
De ce nouveau soleil a les feux retenus,
Certaine que par toi doive encore apparaître
Et par elle Vénus!

Trois fois, ô Moréas, heureux! Vois, la Victoire
A repris son honneur aux lauriers attaché :
Si ce n'est point de toi, qui donc a cette gloire
De l'avoir recherché?

Ce n'est point pour léguer aux ondes égéennes
Son nom, ni pour l'éclat d'un sort injurieux,
Que du Plessys unit l'aile d'Icare aux siennes,
Porté jusques aux cieux;

Mais plus près de Phébus que le fils de Dédale,
Il n'appréhende point de sa témérité,
Car il passe Neptune et la chance inégale
Du vol qu'il a tenté.

Et moi, n'ai-je donc pas, au bord doré du Phase,
Conquérant de la pourpre arrachée au bélier,
Fait mugir les taureaux dont le naseau s'embrase,
Sous mon poing meurtrier?

Pour satisfaire au vœu des prochaines années,
Si de l'Aulide encor je détourne mes pas,
La fausse fermeté des roches Cyanées
Ne les bornera pas.

J'aime la Vérité, c'est pourquoi je vous loue
Qui les Muses avez prises dans vos maisons,
Qui seuls voyez leurs yeux fleurir et sur leur joue
D'immortelles saisons.

Vous, des antiques voix rivaux et moi troisième,
Après Pindare, et trois ensemble combattants,
Ensemble nous savons vaincre par le temps même
L'éternité du Temps.

HYMNE TROISIÈME

POUR LA GLOIRE

J'ai chanté les lauriers et les chênes, qui sont,
Marque de la victoire et noblesse du front,
Le seul honneur vraiment à la raison humaine;
J'ai ta voix entendue au creux d'une fontaine,
Faune, et les célébrant j'ai respecté les dieux,
Visibles d'autant plus qu'ils frappent moins nos yeux.
Tel le héros Jason, la Lyre ayant pour guide,
Maintenant, dirigé vers une autre Colchide,
Sur le navire Argo par mes mains reconstruit,
Aux souffles de la mer sonnant le même bruit,
Il est temps qu'une part des choses soit montrée,
Passant l'ambition de la toison dorée.

Plus digne de ce but quel vaisseau porterait
Vers des sables lointains une antique forêt
En ses flancs et Dodone en sa haute mâture,
Et qui s'étonnerait, osant une aventure
Où seulement l'espoir n'a pas borné mes vœux,
Des enflammés Jumeaux si j'ai suivi les feux?

Magicienne, j'ai bu le breuvage, Médée,
Qui garde de mourir et nourrit la pensée
Des Muses, car leur coupe est pleine du poison
Dont tu rajeunissais la vieillesse d'Éson.
Dès mon enfance aux flots désaltéré d'Ascrée,
Depuis lors j'ai pris part à l'onde Clitorée,
Au fleuve oblivieux j'ai rejeté le mal,
Mais recherchant surtout la fontaine au cheval.

Le vulgaire, orgueilleux d'ignorance et de vice,
S'il y puise ressemble aux compagnons d'Ulysse,
Immondes prisonniers des charmes de Circé,
Tant un esprit stupide en leur forme est passé,
Tant le cœur d'un barbare est rempli de folie !

Il en est qui montrant une face embellie
Et de robes de pourpre ornant leur pauvreté,
Portent insolemment un temple dévasté;
Mesurant à leur front l'éclatante couronne,
La honte n'a pour eux plus rien qui les étonne,
Et moquant entre soi la dépouille des dieux
Ils pensent qu'un triomphe a repeuplé les cieux.

Nous, des autels déserts renouvelant les roses,
Et délivrant les voix aux cavernes encloses,
Bouches de la Pythie et du Trophonien,
Bruissantes encor du chœur Aonien,
Nous avons sur la mer vu Rhodes apparaître,
Désireuse d'avoir le soleil pour son maître,
Et toi, qui de Latone as recueilli le fruit
Nuptial, les flambeaux du jour et de la nuit,
Douce à ses pieds errants et plus douce à sa crainte,
Délos, foyer brillant des îles, île sainte !

Un roi sur son vaisseau, près de sortir du port,
Lève vers le soleil sa large coupe d'or :
Le fils d'Hypérion descend dans cette coupe.
Alors, tournant sa face auguste vers la troupe
Des peuples généreux, vers les nobles cités,
Le prince honorera les dieux qu'il a quittés;
D'elle à ses compagnons il fait ensuite hommage
Avant que de laisser de Phébus fuir l'image.
C'est ainsi qu'il nous plaît, nous des Muses élus,
De louer nos amis et ceux qui ne sont plus.

La mort n'a pas rendu notre louange vaine;
Encore que les morts soient affranchis de peine
Aux Champs-Élysiens ne s'éteint pas le cours
D'un éclat dont vivants ils marquèrent leurs jours.
De nous tirant son vol l'agile Renommée
A d'Achille et d'Hector la vaillance nommée,
Et du prince troyen le voyage est par nous
Mené contre les bords où s'allaitent les loups.

Les illustres vainqueurs des pindariques odes
Ou vantés de Ronsard dans ses lyriques modes,
Ceux qui seraient obscurs de leur seule valeur,
Ceux dont la lyre veut éterniser l'honneur,
Furent-ils pas servis d'un vin, comme aux plus dignes,
Qui n'a jamais gonflé sur le thyrse des vignes
Sa grappe d'ambroisie et de miel oréen?

Il est doux de serrer d'un immortel lien
Les fronts, et d'un laurier prenant en nous sa gloire;
Car nous avons transmis aux hommes la mémoire
Des hommes, au delà des rives du Léthé.

Par notre volonté vous avez existé,
Pasteurs des nations, bergers de l'Arcadie,
Héros! Mais toi, l'amour, Gallus, garde ta vie,
Des lèvres de Mantoue, ô Gallus, célébré,
Ombre chère, et des fleurs elles-mêmes pleuré.

LES SONNETS

(1893-1910)

A JEAN MORÉAS

L'arme que m'a forgée aux rocs lipariens
Le Cyclope artisan des flammes malfaisantes
N'est pour mon bras trop lourde où d'autres sont pesantes
Car elle doit frapper tes rivaux et les miens.

Que même d'Apollon je retienne des biens
Qui m'ont rendu fameux aux oreilles savantes,
Et que du laurier d'or mes tempes soient luisantes,
Mon orgueil ne s'attache à de pareils liens.

Pourtant ce n'est ton doigt qui les cordes dispose,
Ni cette fleur sans prix, la cyprienne rose,
Ni l'oiseau séculaire élevant haut mon vœu :

Une si noble ardeur encor ne les réclame,
Ains que ces forcenés ne rejettent leur âme
Par un autre trépas que de mon arc de feu.

Si l'espoir d'un laurier de semence inconnue,
O Lyre ! te retient tout entière en ma voix,
Ceux-là seront chéris d'abord à qui je dois
De faire sonner haut une corde chenue.

Quand Phébus, d'une pointe ardente et continue,
Eclate encor, caché par le revers des bois,
C'est un soleil puissant que sur l'arbre je vois
Dedans le crin d'un chêne approché de la nue.

Telle, plus, noble Lyre, antique tu parais,
Des mains doctes pressant d'âge en âge les rais
Dorés, plus a grandi le chant que je commence.

Et pour que soit mon front aux Muses dédié,
Ronsard, guidant le trait d'Apollon envoyé,
Aux tonnerres de l'aigle a renflammé la France.

A ERNEST RAYNAUD

N'est-ce pas que l'ardeur fut jadis retardée,
Que bornait contre toi le séjour languissant
Du fleuve, quand tu fus aux Ombres arrivant,
Raynaud, d'un haut désir et d'une noble idée?

N'est-ce pas que tu veux, la sachant bien guidée,
Et comme l'un de nous, courageux, y descend,
Reprendre chez les Morts encore que vivant,
Cette Eurydice aimée et trop tôt regardée?

Sa face dérobée à l'usage des cieux
N'a pas d'un vain regret attristé sa lumière
Et n'a de sa beauté rien perdu que nos yeux.

Orphée au noir Hadès la laissa prisonnière :
Et celui-là peut seul l'amener à nos jours
Qui domptera le feu des communes amours.

HÉLÈNE

Tel aux remparts de Troie un bûcher encor fume
Qui d'Asie en Europe et de la terre aux cieux
Du jaloux Achéen l'effort audacieux
Atteste au seuil d'Argos où l'autre feu s'allume.

Dix ans; les dieux rivaux; le refus de l'écume
Des mers aux vents mêlée et les rois anxieux;
Un Achille irrité mais non moins glorieux;
Et de boucliers d'or Vulcain battant l'enclume!

Hélène infortunée et bienheureuse aussi!
Etrangère à ton corps maintenant, vois ici
Qu'à de plus hauts exploits je recherche les palmes;

Quelles flammes pour nous alors ne brûleront,
Puisque de ta beauté ne te faisant l'affront,
Je n'ai pas attendu que les flots fussent calmes?

Ce n'était pas l'Amour, mais une Ombre ennemie
Qui vint de ton regard amortir tous les feux,
Qui ternit à la fois ta lèvre et tes cheveux
Et posa son baiser contre ta chair blêmie.

Ce n'était pas l'Amour!... Mais ce spectre hideux,
Revêtu de ton corps par subtile magie,
S'il eût passé la mer ne l'eussé-je franchie,
L'eussé-je pas suivi s'il eût passé les cieux?

De la même folie entreprise aussi vaine,
C'est ainsi que, jadis, la lyre thracienne
Fit résonner du Styx les deux stériles bords :

Orphée eût retiré de l'infernal royaume
La vivante Eurydice et non pas un fantôme,
Si rien qui fût humain demeurait chez les Morts.

Impatient des nuits où je pourrai connaître
La forme de mon rêve et de ma passion,
J'orne de tant d'éclat sa feinte vision
Que mes vœux, du Néant, l'ont attirée à l'Être.

Quand, seconde Pallas, elle va m'apparaître
Dans sa beauté réelle et dans sa fiction,
Matérielle idée, abstraite éclosion,
Miroir que ma seule ombre illumine et pénètre,

Rien ne me semblera d'elle-même étranger,
J'en posséderai mieux le contour mensonger,
La caresse légère et la promesse fausse,

Comme ces voyageurs, au sable lybien,
De qui l'espoir, dit-on, et l'unique soutien,
C'est un mirage d'eau qui dans le ciel se hausse.

Tu ne peux te douter, pauvre tête chérie,
Ni du mal que m'ont fait tes yeux, ni du poison
Dont ta lèvre adorable a nourri ma raison,
Ni de mon cœur souffrant plus qu'une chair meurtrie.

Tu n'as point de pensée, où serait ta folie?
Ta puérilité se rit de ma leçon...
Si c'est vivre, ta vie est comme ta chanson,
Tu n'en sais pas les mots, elle en est plus jolie.

Prends garde, toutefois, de tirer vanité
De l'extrême rigueur de ma captivité;
Esclave, je saurais répondre d'autre sorte :

Quand une main divine eût forgé ce lien,
— Et je veux t'en laisser l'honneur, — sache-le bien,
Il n'est de gloire en lui que par moi qui le porte.

Quand se penchent ce front et cette nuque d'ambre,
Lorsque ces beaux cheveux s'abandonnent au vent,
Quand ces yeux au cristal se mirent en rêvant,
Ou lorsque cette taille avec orgueil se cambre,

Je n'en convoite pas l'amour : auparavant,
Je vous prie, enfermez ce masque en votre chambre;
Un ciel d'hiver s'accorde aux frimas de décembre,
Jamais à vos regards votre cœur décevant.

Hors de ce monstre humain peut-être arriverai-je
A vous voir, mieux qu'en vous, dans l'éclatante neige,
Les roses, la lumière et le profond azur;

Car, transmuer ainsi notre âme en toutes choses,
La lumière, l'azur, les neiges et les roses,
C'est de notre prison faire crouler le mur.

Comme un séjour de nuit, habitacle de l'ombre,
Il me semble que j'erre en un Hadès brumeux,
Et qu'il n'existe pas de vivants, hormis ceux
Qu'anime mon regard, que mon esprit dénombre.

Fils de la Terre et non bâtard obscur comme eux,
En ma lyre je porte et le Rythme et le Nombre.
Leur joie, au prix de moi, pleure tant elle est sombre,
Leur plus noire douleur est rire dans mes yeux.

Non ! nous ne sommes pas, mortels, de même race :
Jupiter vous soumet, plutôt il vous fait grâce;
A nous l'Etna, la foudre et les feux infernaux.

L'effroi charge vos fronts de ténèbres humaines;
Mais, que tonne le ciel, nous lui forgeons des chaînes :
Pélion et l'Ossa n'en sont que les anneaux.

Trois jours de ses beaux yeux j'ai vu la fleur vivante
Éclore à mon regard, croître, s'épanouir,
Passer toute splendeur terrestre, et devenir
Un nouvel univers en sa clarté mouvante.

Ne savais-tu donc pas que naître c'est mourir,
Que de l'amour la haine est fidèle suivante,
Incomparable fleur de joie et d'épouvante,
Lueur verdâtre et fauve où s'irise un saphir?

Le sublime Orion, gloire du ciel nocturne,
Et celui dont le bras épanche de son urne
Le fleuve éblouissant des flammes de l'été,

Ces astres tout divins, leurs feux peuvent s'éteindre,
Mais, ô beaux yeux, pour vous faut-il oser le craindre,
Si vous tenez de moi votre immortalité?

O nuit, ô nuit livide incrustée en ma chair,
Tunique de poison qui souille et qui dévore,
Tu verses dans mon cœur, ainsi que d'une amphore,
La foudre rugissante et le sinistre éclair.

Quand je t'arracherais, d'une griffe de fer,
Avec mon dernier cri tu renaîtrais encore.
— O proue étincelante aux golfes de l'aurore,
Soleil rafraîchissant, que tu me serais cher! —

Mais tout espoir est vain de cette aube divine,
Et pour que la lumière inondât ma poitrine,
Comme Hercule il faudrait, trompé du même amour,

Éteindre au même feu l'irritante morsure,
Et, prenant des sommets la route la plus sûre,
De mon corps embrasé faire surgir le jour.

A PAUL VERLAINE

Pour son monument.

Protéus est pasteur de cavales marines,
Palémon, de taureaux, Damétas, de brebis;
Un immortel empire à ta flûte est soumis,
Paul Verlaine, berger de paroles divines.

Quand tu passes ainsi, sur le front des collines,
Avec l'or du soleil aux trous de tes habits,
Les doctes ignorants demeurent ébahis,
S'étonnant que, pour rien, en sifflant, tu chemines.

Ils n'aperçoivent pas le musical troupeau
Que tire près de toi le son de ton pipeau,
Nouveau Deucalion, plutôt nouvel Orphée !

Car vraiment, ô Poète, il ne sied qu'à nos mains
De toucher du laurier les marbres, les airains,
Et d'inscrire la gloire aux armes d'un trophée !

LES PREMIÈRES POÉSIES

(1887-1890)

I

LES TRIOMPHES

TRIOMPHE

I

Un matin de printemps, plein de vives clartés,
Étant le Syrien aux blondes boucles molles,
J'entrai dans la Cité, maîtresse des cités.

Par la route fleurie aux mille banderoles,
Mes soldats apportaient des vases précieux
Et des trésors trouvés au fond des nécropoles.

Puis venait un essaim de garçons gracieux,
Jetant à pleines mains des lys, des hyacinthes,
Et dont le jeune amour enflammait les beaux yeux.

On voyait sur des chars les images très saintes
Des dieux que l'on révère et dont on craint les noms,
Graves ou bienveillants sous leurs figures peintes.

On entendait au loin le son des tympanons,
Les chants accompagnant sur des airs de cithares
Les danseurs réunis en multiples chaînons.

Sur des sables d'azur et d'or les parfums rares
Tournoyaient dans les larges coupes, lentement,
Endormeurs comme les douceurs des fleurs barbares.

Bercé par la langueur de cet enivrement,
Je m'avançais drapé de pourpre orientale,
Ainsi qu'une maîtresse allant vers son amant.

Devant ma grâce et ma jeunesse virginale,
D'un cri d'amour qu'un cri de victoire interrompt,
Rome entière acclamait la marche triomphale.

Par l'étrange splendeur des perles de mon front,
Par l'éblouissement de ma poitrine nue,
Ma gloire surpassait la gloire de Néron;

Et j'étais le Soleil, descendu de la nue!

II

Tel, et plus glorieux qu'en ces jours très anciens,
Je reviens, pour avoir un beau triomphe encore,
Avec la royauté des vers magiciens.

Les poètes marchant du côté de l'aurore
Font briller les saphirs et les rouges coraux
Pour fêter le seigneur que le rêve décore.

J'évoque la clarté dans les cieux sidéraux,
Je suis resplendissant comme les nuits sans lune,
J'ai la noblesse et la vaillance des héros.

Les Vierges déroulant leur chevelure brune,
Les Vierges se voilant dans l'or des cheveux d'or
Implorent ma bonté pour que j'en admire une...

De joie illuminée et lumineuse encor
Parce qu'en tes regards l'univers se reflète,
C'est toi, Muse, c'est toi, rivale de la mort,

Toi qui disais le dieu fleuri de violette,
Le dieu qui fait aimer, Erôs libérateur,
Dont les yeux sont cachés par une bandelette !

O l'unique et multiple à la fois comme un chœur !
Harmonie émouvante aux douceurs précieuses !
Ce que ta lèvre chante est chanté par mon cœur !

Et ce sera le jour des strophes fabuleuses
Du poème, trésor magique de beauté,
Car j'aurai fait parler des voix mystérieuses.

Et ce seront des jours qui n'auront pas été,
Où je te cueillerai dans ta splendeur première,
Aurore épanouie au jardin de l'été,

Rose immense du ciel, ô fleur de la lumière !

APPARITION

Je venais du mystère et des palais antiques,
Drapé dans le manteau rouge des empereurs;
A l'horizon je secouais de mes fureurs
L'océan boréal et les mers atlantiques.

J'avançais devant la face des continents
Vers la horde arrogante et fourbe des barbares.
Mon apparition fit taire leurs fanfares,
Le silence arrêta le vol des quatre vents.

L'esprit des foules qui bavarde et qui ricane
Me dit : « Sanglant banni des royaumes éteints,
Qui semblais autrefois la rose des matins,
Tu pâlis maintenant comme une fleur se fane.

Tu n'as pas achevé tes rêves insensés,
Tes esclaves sont morts, tes prêtres, tes ministres,
Tes temples sont tombés dans des lueurs sinistres,
Ta mémoire et ton nom sont partout effacés.

Si tu viens parmi nous, nous troublerons tes fêtes,
Et nous rirons de tes chansons, car nous aurons
Dans les mains une épée et le casque à nos fronts :
Nous vengerons sur toi nos peurs et nos défaites. »

★

Roi ! je le suis toujours ; je suis toujours cruel !
Contre vous j'armerai la beauté de vos femmes,
Et pour que le désir épouvante les âmes,
Vos fils seront marqués de ce signe immortel.

Lorsque dans mes palais enveloppés de gloires
Une fête chantait à la moisson des fleurs,
Vous avez élevé le cri de vos douleurs
Hors de l'ombre où planait l'effroi de mes victoires.

Mais moi, le Rédempteur qui vins avant le Jour,
Moi, de qui le nom même était de la lumière,
J'ai gardé dans mes yeux la splendeur meurtrière,
Car j'étais votre Dieu, Peuples : je suis l'Amour !

ÉPIPHANIE

Dans l'ombre d'un palais de Belle-au-Bois-dormant,
Dans un pays lointain, dans un songe peut-être,
N'ai-je pas entendu, n'ai-je pas vu paraître
Celle que notre cœur poursuit incessamment,

L'éternelle Chimère, Impératrice et Reine,
Et ce monstre menteur, effroi des rochers bleus,
La Sirène, et Méduse aux cheveux fabuleux,
L'invisible Eurydice et l'impossible Hélène?

D'une voix qui caresse, et qui brûle, et qui mord,
Comme un soir enivré de sa brise embaumée,
Comme une nuit d'été, d'éclairs illuminée,
Comme un appel brutal des trompettes de mort,

D'une voix, semble-t-il, dont l'abeille d'Athènes
A composé le miel et la foudre le feu,
Tandis qu'Elle chantait, —en quel temps, en quel lieu?—
Le même chant passait de ses lèvres aux miennes.

Elle.

« Le fils d'un roi barbare est venu du désert
Avec l'encens, la myrrhe et l'or des anciens Mages;
L'étoile, par l'azur fauve des cieux sauvages,
A flamboyé sur moi dans une nuit d'hiver.

Et le prince a conduit la blanche caravane
Vers le palais du Rêve, au pays merveilleux
Où pleure la chanson d'amour des oiseaux bleus,
Si pure qu'à ce chant la fleur du lys se fane.

Plus beau que la lumière au ciel oriental,
Il est venu m'offrir l'or et les aromates,
Et son cœur précieux comme un collier d'agates,
Ses baisers parfumés et ses yeux de cristal. »

Lui.

« Au temps des soirs de pourpre et des soirs d'émeraude,
Je dormais caressé des ombres de velours;
Les sorciers attiraient la lune au fond des cours,
Dans les bassins où sa pâleur miroite et rôde.

Ils priaient lentement et sans faire de bruit,
En lui disant de s'arrêter longtemps encore,
Afin que mon sommeil soit plus doux que l'aurore,
Et plus profond que les silences de la nuit.

Et je t'ai vue alors; j'ai vu dans Babylone
La splendeur de ton nom, la gloire de ton corps,
La lumière de ta beauté dans ces décors
De songe, avec tous les soleils de ta couronne.

J'ai vu ta chair fleurie, âme de mon désir,
Tes cheveux bruns, ta bouche attirante et câline,
Et tes bras nus, et la candeur de ta poitrine
Où tes amants charmés se penchent pour mourir...

Ton palais éclatait au centre de l'Asie
Avec l'orgueil de tes victoires, et les rois
Prosternés sur le seuil, regardaient tes yeux froids
Devant lesquels toute la terre s'extasie.

A travers la Lybie et l'Égypte et la mer
Je suis venu : dis-moi cet amour que j'ignore,
L'amour que j'ai senti quand le ciel vit éclore
L'étoile qui brûlait dans une nuit d'hiver. »

Elle.

« Ainsi parla le Souverain des Pierreries,
Le jeune homme portant le sceptre impérial.
La lune enveloppait d'un reflet virginal
Les collines et l'ombre verte des prairies;

Le soir semblait grandir les étendards flottants;
Le palais allumait ses feux de perles creuses;
Les peuples qui venaient des Terres Ténébreuses
Devant cette clarté m'adorèrent longtemps.

Un cri d'immense amour gonflait mille poitrines;
Mes mains, glissant dans l'air comme un vol de ramiers,
Ainsi qu'une ambroisie épandaient par milliers
Les rêves, messagers des paroles divines,

Ceux qui versent l'oubli, ceux qui brisent les fers,
Celui par qui l'on meurt et pour qui l'on veut vivre,
Et ce rêve immortel qui prend l'homme et l'enivre
De la possession du total Univers.

Et le prince a connu le secret de ces choses,
Buvant à cette coupe, au vin puissant et pur,
Qu'avec ses orbes d'or érige vers l'azur
L'horizon couronné du feu vivant des roses. »

DOULEUR

Sion, Sion, ville des veuves douloureuses,
Les hommes, sur nous deux, dans leur haine, ont jeté,
Funèbre floraison de roses ténébreuses,
Leur malédiction, ô royale cité !

Une voix a crié parmi le grand silence :
Le cri de ta douleur est monté jusqu'à moi;
Voici qu'il se prolonge encore et qu'il s'élance
Dans le ciel, et le ciel est livide d'effroi.

J'entends pleurer Rachel au fond des solitudes !
Les prophètes ardents amènent au désert
Les rois vaincus et les tremblantes multitudes
Des empires soumis aux couronnes de fer.

J'entends la voix de la montagne et de la plaine;
Elle sanglote sur la campagne sans bruit.
Les morts dont l'étendue obscure est toute pleine
Sont tombés là pendant l'orage de minuit.

Je vois les cavaliers sanglants de la victoire
Et les durs souverains à la tiare d'or
Sur les suppliciés tendant leurs mains d'ivoire,
Signe de la justice et symbole de mort.

Je vois la flamme des bûchers et les tortures,
L'épouvante de tous les Ages, la terreur
Des mères dont le cœur est brûlant de blessures :
On a coupé les lys dans ce pays qui meurt !

J'ai dit : Honte à vos Rois, à vos Dieux, à vos Sages,
Ils ont tué la Vie, ils ont tué l'Amour,
Et maintenant leurs yeux cherchent sur les rivages
Le Rédempteur dont ils attendent le retour.

J'ai dit : Que les vautours et les aigles voraces
Emportent les bourreaux suppliant et criant;
Je vais renouveler et détruire des races,
Car ma tristesse a contemplé cet Orient !

Ma voix a répondu parmi le deuil et l'ombre
Au cri de la douleur de ces désespérés,
Au cri de la douleur de leurs rêves sans nombre
Qui montait jusqu'à moi de leurs corps déchirés.

Durant les nuits d'été larges et lumineuses
La lune s'agrandit comme un soleil levant,
Et tu surgis au bord d'un lac de diamant,
Sion, Sion, ville des veuves douloureuses !

A UN ENFANT

Toi qui rêves toujours, ne parlant pas encore,
Petit enfant royal par le bleu de tes yeux,
Vois-tu la flamme orientale de l'aurore
Qui se lève sur ton sommeil silencieux?

Vois-tu toute la mer périlleuse et joyeuse?
De lourdes visions émergent des brouillards
A travers la lueur d'une lune frileuse,
Et de grands cavaliers portent des étendards.

Si dans la nuit ou dans le jour, lorsque tu rêves,
Tu vois ce ciel doré, si tu vois cette mer,
Aux heures des douleurs tes douleurs seront brèves.

Quand la vie aura fait ton esprit plus amer,
Tu te rappelleras ces fantômes magiques,
Pour t'endormir au souvenir de leurs musiques.

PRÉSAGE

Saisissant maintenant la lyre qui rayonne
A mon bras parfumé de fleurs,
Et montant sur le char des neuf Muses, mes sœurs,
Qu'un éclair rapide environne,
Je veux plus que l'Amour admirer la Beauté
Pareille à la mer blanchissante,
Comme elle redoutable, implorée et puissante,
Et fleur de la félicité !

Muses, honneur thébain, vous m'avez fait entendre
Une voix favorable à ma témérité,
Présage de la gloire où je saurai prétendre :

« Élève au-dessus des monts le luth cynthien
Que le couchant d'été retenait dans ses brises,
Et tu célébreras d'illustres entreprises,
Car un plus grand labeur ne vaudra pas le tien.

Adolescent vanté, nourri par les abeilles,
Familier du faune aux doubles cornes d'or,
Fréquente les sommets où Delphes s'ouvre encor,
De splendeur indicible illuminant tes veilles.

Aux pauvres yeux mortels tout demeure caché :
Ton cœur mieux qu'un regard pénétrera les causes,
Quand tu verras jaillir du mystère des choses
La face éblouissante apparue à Psyché... »

II

LE TOMBEAU DE JULES TELLIER

OMBRES

Quand nous sommes allés vers le soleil levant
Les matins étaient blancs comme des tourterelles,
Des brouillards s'étendaient dans la pourpre du vent
Sur des rivages de roses surnaturelles
Quand nous sommes allés vers le soleil levant.

Mais de l'Égypte jusqu'aux îles Baléares,
Quand le ciel fut rempli des clartés de Vénus,
Nous avons oublié les légendes barbares,
Nous avons vu grandir des astres inconnus
Sur la Sicile et les quatre îles Baléares.

Et c'est la basilique immense de la Nuit,
Les étoiles dans le silence; une par une
Elles ont apparu sur la mer qui reluit,
Toujours plus pâles à travers le clair de lune
Les planètes et les étoiles et la Nuit.

Sur la plaine des mers fauves et virginales
Nous avons regardé des choses d'autrefois;
Notre âme a traversé des fêtes triomphales;
Les dieux retentissaient avec de grandes voix
Sur la forêt des mers fauves et virginales.

Dans le tourment de sa pensée il regardait
L'épanouissement de ce rêve nocturne;
Les larmes de la vie entière qu'il perdait
Montèrent de son cœur ardent et taciturne
Que dans l'effroi de sa pensée il regardait.

Alors me reposant entre ses mains si douces
Je lui dis : Pour calmer ton esprit soucieux,
O mon ami, toi qui jamais ne me repousses,
La douceur de ma voix adoucira tes yeux,
La douceur de mes yeux rendra tes larmes douces.

Mais la nuit et la mer s'éloignaient lentement;
La lumière montait au-dessus des royaumes,
Et nous n'avons plus vu les dieux en ce moment,
Ni les étoiles créatrices de fantômes,
Car la nuit et la mer s'éloignaient lentement.

SOLITUDE

Et voilà que tes yeux profonds se sont fermés.
Mais ton âme où vivaient les sages d'Hellénie
Garde toujours dans une éternelle harmonie
Les poètes pareils à des dieux bien-aimés.

Vision immobile et pourtant si rapide
De cette chambre au bord du fleuve. O souvenir
Du soleil éclatant dans le matin limpide !
Je sens la peur de ces heures qui vont venir !

Nous sommes entourés pendant les nuits tremblantes
De silences aigus et de blancheurs d'effrois,
Toi les yeux agrandis et les prunelles lentes,
Moi tressaillant au rêve éloigné de ta voix.

L'angoisse de la mort prochaine est comme un songe
Où le délire a mis de subites clartés :
Tu vois venir sur la lumière qui s'allonge
Tant d'autres jours muets, obscurs, épouvantés !

Toute la vie expire à travers ma pensée
Devant les longs regards de tes grandes douleurs;
La révélation du mystère des pleurs
Retient une douceur d'espérance effacée.

Le silence des yeux s'anime alors de jour
Et de la peur de voir les formes disparaître :
Tu sentis tout cela soudain et que peut-être
Tu mourais pour avoir ressuscité l'Amour.

Mais au cri de mon nom sur tes lèvres puissantes
Quel effroi prophétique a rempli de terreur
Ton esprit agité par des choses vivantes,
Et combien de regrets s'arrêtent dans ton cœur !

Pleure, toi qui connais la tristesse infinie !
Dans la gloire du rêve à jamais disparu
Je suis venu vers toi comme tu l'as voulu,
Je me suis étendu sur ton lit d'agonie.

Et je comprends auprès de toi, sur tes linceuls,
Qu'autour de nous la vie humaine se recule,
Et que tous deux, mort et vivant, nous sommes seuls
Dans ce dernier isolement du crépuscule.

INVOCATION

Esprit pur qui naîtras à la fin de nos rêves,
Toi qui révéleras au monde la Beauté,
L'Amour, et la splendeur de ces visions brèves,
Esprit de la Justice et de la Vérité !

Esprit qui dois venir après tant de tortures,
Après les désespoirs des hommes délaissés,
Surgis à mon appel dans les ombres futures,
Entends-moi parmi les voix des siècles passés.

Élève dans la nuit tes yeux évangéliques
Dont la lumière est plus puissante que la mort,
Sur celui qui repose en des songes magiques
Au silence des mers ténébreuses du Nord.

Il t'avait entendu dans le lointain des âges,
Car ceux qui t'ont cherché n'ont pas souffert en vain,
Et ta voix est semblable aux tristesses des sages,
Refuge de douceur et de l'espoir divin.

Mais il a tant pleuré pendant cette agonie
Que ses yeux fiers étaient éclatants de douleur;
Ses paroles tremblaient d'une angoisse infinie,
Sa main s'est reposée ardente sur mon cœur.

Sa jeunesse et sa mort et ma longue souffrance,
A travers les clartés pâles de l'avenir,
En te tournant vers nous tu les vois, ô Science,
Pareille à sa science, Esprit du Souvenir !

Justice et Vérité, console nos deux âmes,
Esprit vivant, sois doux à nos cœurs douloureux,
Mais enveloppe-nous dans ton manteau de flammes
Et garde-nous devant les hommes et les dieux,

Nous qui sommes venus dans l'Europe natale,
Étonnants voyageurs de pays inconnus,
Au soir tombant de la lumière occidentale,
Tandis que se levait la planète Vénus.

ÉVOCATION

A travers les jardins de la Vieille-Espérance
Je me suis promené pendant toute la nuit,
J'ai cueilli sur les fleurs la moisson du silence
Qui me parfumera comme un encens bénit.

Afin de ranimer les visions errantes
L'heure crépusculaire avec des mots anciens
Éveille au bord des lacs les villes transparentes
Et les peuples émus au chant des musiciens.

Dans les bois cependant le vent seul parle encore,
Les cortèges de gloire entrent dans la cité,
La cité qui chantait clôt ses portes d'aurore,
Le jardin d'autrefois est soudain dévasté.

Quel vieillard tout-puissant que la vie importune
Nous a pris aux filets du rêve, quel sorcier,
Moi, couronné déjà de l'antique laurier,
Et toi dans ton sommeil prolongé par la lune?

DE LA MÉTAMORPHOSE DES FONTAINES

POÈME

(1893)

DE LA MÉTAMORPHOSE DES FONTAINES

Toi qui verses les parfums des coupes d'or
Pour des libations aux nymphes de Sicile,
L'audace de la Lyre a tenu ton bras fort.

Quel nom sonnerait mieux sur la corde docile,
Qui mènerait le chœur neuvain des doubles monts,
Vers qui s'élèverait du rivage des îles
La clameur des satyres vagabonds?

Jean Moréas, par toi le siècle va revivre
Des victoires, illustre don de Jupiter,
Et pour hausser ma voix courageuse à te suivre,
Je t'invoque premier devant que de chanter.

Voici déjà le chœur des Heures répandues,
Semant de fleurs la route où passera le dieu,
Et voici que s'allume au fond des étendues
La Khersonèse d'Or, gardienne du feu.

Un Faune accoutumé des luisantes rivières
S'en vient dès le matin disposant ses roseaux,
Et mêle le chant clair des flûtes familières
Au clair de l'eau.

Musicien des bois et de la solitude,
La sereine splendeur des dieux est son étude,
Leur visible puissance étonne son esprit;
Compagnon des bergers craintifs, il leur apprit
A réjouir l'autel du premier lait des chèvres,
Et dans l'ombre myrteuse à joindre sur les lèvres
Sa flûte pour des jeux dont Mycale est le prix.

Mais des monts d'Arcadie aux pointes d'émeraude,
Le glorieux archer Phébus lance les traits
Brillants dans la fraîcheur obscure des forêts;
Alors, le chèvre-pied s'étend sur l'herbe chaude :

« Ici des Immortels j'ai connu les secrets.
Fils d'un fleuve et le fruit d'une nymphe marine,
Mon sang proche du leur par ma double origine,
M'a conduit des beautés qu'il m'a fait concevoir
A celles que sans eux je n'aurais pas pu voir.
Aussi, des eaux instruit et de cette apparence
Du liquide miroir réfléchissant le ciel,
Figurant ce qui passe, ensemble l'éternel,
Je dirai l'autre forme unie à leur substance.

Le principe nuisible ou tantôt bienfaisant
Est caché sous le cours d'une pure harmonie,
Murmurante en ses bords, par un fredon suivie,
Et qui d'une voix douce arrête l'écoutant.

D'Athamante et d'Ammon vous savez les merveilles,
L'ambre et l'or de Crathis n'étonnent vos oreilles,
Ni Salmacis l'impure, et ni d'Amythaon
Clitore recevant l'herbe de la raison.
Encore savez-vous celles des lacs perfides
Issus de l'Arcadie ou des pays arides,
Emprisonnant les corps aux réseaux du sommeil.
Qui de vous en ce monde a rien vu de pareil !

Si de prodiges tels vous appreniez les causes,
L'effroi de votre cœur pèserait aux Titans !
Vos aïeux, aujourd'hui près du Styx habitants,
Témoins ainsi que moi de ces métamorphoses,
Sans les comprendre mieux sont morts depuis longtemps.
Quelques-uns, toutefois, surpris dessous l'écorce,
Ou de l'onde empruntant la sinueuse force,
Favorisés des dieux comme de leur fureur,
Soit maintenant rocher et soit maintenant signe,
Ont vu suivre la vie un élément plus digne
Du châtiment divin ou du même bonheur.

Narcisse a redouté cette voix incertaine
D'Écho plaignante au loin, servante de sa peine ;
Et qui, courbant les fleurs pour se désaltérer,
Comme elles s'est penché, mais de sa face humaine
Rien plus que sa pâleur ne reste à s'admirer.
Malheureux ! il buvait la chaleur insensée
Que versent dans ces lieux aux sources d'alentour
Les larmes de Biblis ardente en son amour :
Tendre sœur, du désir de ton frère frustrée !

Ton nom, Hylas ! Hylas ! retentit près des flots,
La grève retentit du désespoir d'Hercule ;
Tes yeux sont étonnés d'un nouveau crépuscule ;
Le courant du ruisseau répète tes sanglots.

Dictynne a préservé la pudique Aréthuse,
Nue et d'un teint vermeil couvrant sa nudité ;
Dictynne au seul signal de son arc irrité
L'enveloppa de pluie et de vapeur confuse.

Que ne dirai-je encor des Vierges racontant?
Un dieu même, et parmi tous les dieux éclatant,
A brûlé pour Daphné, rejeton du Pénée.
Il la poursuit, s'approche, et d'une tige née
Où des membres légers il convoitait l'ardeur,
Il cueille le rameau toujours cher à son cœur.
Laurier! verte couronne au temps inaltérable,
L'ennemi des neuf sœurs te devienne exécrable,
Et ces feux dans ta fuite, ô Nymphe, retenus,
Qu'ils brillent à des fronts par elles reconnus.

Il est une vallée au flanc de l'Érymanthe :
Les cyprès et les pins tout pesants d'ombre lente
Y dressent un abri de Phébus épargné,
Lorsqu'il a le milieu de son parcours gagné;
Là, son active sœur, la fille de Latone,
Ayant rompu la chasse, un moment s'abandonne
Au vigilant repos d'un silence soudain.
Lieu funeste à l'impie et marqué du destin.

Dans le vif du rocher, sonore et froide, l'onde
Remplit la cavité d'une voûte profonde,
Un reflux abondant s'épanche sur les bords,
Et la claire rosée y rafraîchit le corps.

A peine, ô Cadméen, conduit par l'ignorance,
Tu viens, et de ton sort ressentant l'influence,
A peine as-tu levé tes sacrilèges yeux,
Que prenant en ses mains pour te châtier mieux
Cette eau chargée alors de cruels maléfices,
Avant même, à l'effroi des nymphes, que tu visses
Artémis et son arc à terre détendu,
Elle a sur ta figure un venin répandu.
Ores un double bois à ton front ramé monte;
Tu fuis et chaque pas te découvre ta honte,
Toi-même à la fureur des chiens tu t'es voué!
Où se cache Actéon, race d'Autonoé?

Bergers, hôtes heureux de ces douces prairies,
Aux sources que l'été n'a pas encor taries
Contentez votre soif, et, mêlant vos troupeaux,
Tandis que d'Apollon vous tenez ce repos,
L'un, de Daphnis aimé, tressant une couronne,
Accordera sa voix à la docte leçon,
Et l'autre, que la lutte incertaine aiguillonne,
Tirera de la lyre une double chanson;
Et quand l'ombre agrandie aux collines prochaines
A vos pieds étendra les hauts rameaux des chênes,
Rassemblez vos taureaux, vos boucs et vos brebis
Sans plus chercher ici ce qui n'est pas permis.

Nous, Faunes et Sylvains, cependant, et Naïades,
Du lever de l'Arcture au déclin des Pléiades,
Voyant le creux du ciel sur le pôle alternant,
Nous interpréterons, suivant la destinée,
Les présages divins que va dans l'air sonnant
La rumeur prophétique aux lieux obscurs menée. »

DEUXIÈME ODE TRIOMPHALE

(1926)

DEUXIÈME
ODE TRIOMPHALE

Muse, dont la pensée est la lumière même,
Brûle-moi de ces feux
D'où naissent à la fois la beauté d'un poème
Et la splendeur des cieux.

Que ces vers aujourd'hui, Muse, que tu m'inspires,
Passent les autres vers,
Comme fait s'amollir le bruit des grandes lyres
Le tonnant Univers !

Je ne formerai pas une entreprise vaine,
Pour un faux idéal,
Si je te chante, fleur de la raison humaine,
Amour du sol natal,

Et si je sais unir aux pampres de ta vigne
Les verts lauriers vivants,
En Camille Delthil honorant le plus digne,
Moissac, de tes enfants !

Lui, dont la lèvre encore à nos oreilles tremble,
Que nous enseignait-il
Lorsque, par les coteaux, nous promenions ensemble,
Les soirs du jeune avril,

Lorsque du Brésidou jusques à Landerose,
Au seuil de sa maison,
La nuit faisait surgir un ciel d'apothéose
De l'immense horizon?

Il disait le limon de cette plaine vaste,
Prodigue en lourds épis,
Fertile et chaude autant que les champs de Bubaste,
Près du Nil assoupis.

Royale sous la pourpre aux vendanges d'octobre,
Il nous disait aussi
Ton glorieux labeur et ta vie âpre et sobre,
Race du vieux Quercy.

La fin du jour errait dans les floraisons neuves,
Et l'on voyait encor
Un fluide métal à la pointe des fleuves
Darder sa flèche d'or.

L'odeur que respira de colline en colline
L'espace aérien,
Et qui fait tressaillir d'émotion divine
Un cœur virgilien,

Le rappel musical des voix au loin perdues,
Et l'ombre sur nos yeux,
Tout te sollicitait, Maître des étendues,
Silence harmonieux !

« Les dieux ne valent pas, certes, ce que nous sommes, »
Alors nous disait-il,
« Cette terre est sacrée : elle produit des hommes ! »
Toi, Camille Delthil !

Toi, Camille Delthil, flamme non consumée,
Dressée au plein azur,
L ornement et l'honneur de cette terre aimée,
Poète, homme, esprit pur !

Homme trois fois humain ! qu'une triple couronne
Illumine son front,
Que la foule accourue au retour de l'automne,
Que tous ceux qui viendront

Le célèbrent; et moi, sur ces cordes dociles,
Et j'en ai la fierté,
Pour n'avoir pas jugé les Muses inutiles,
Humble dans ta beauté,

Moissac, je te salue entre toutes les villes !

LES POÉSIES DIVERSES

(1898-1907)

L'ORÉADE

De la fière Artémis je suivais la fortune
Dans la forêt épaisse et solitaire où bruit
En un souffle éternel la vigilante nuit;
Je fleurissais mon front du croissant de la lune;

Mon pied léger peuplait les bois; j'aimais bondir
Avec l'écho, sur les rochers, au creux des sources,
Et parfois je rêvais de chasser les deux Ourses
Dont je voyais, le soir, l'œil fauve resplendir.

Quelquefois immobile à la plus haute cime,
Le monde des vivants et le monde des morts
Me semblaient ne former ensemble qu'un seul corps,
Merveille dont j'étais le principe sublime.

Un nouveau ciel naissait de mon sein lumineux,
Mon lait ambroisien, tel qu'une fine cendre,
A travers l'Univers s'en allait se répandre,
Plus riche de soleils que vos stériles cieux.

Au feu qui dévorait maintenant ma poitrine,
Aux brasiers en mes yeux allumés, je sentais
Ce que je cessais d'être et ce qu'enfin j'étais,
Moins déesse que femme et deux fois plus divine.

Ce n'est pas en voleur que tu vins me saisir,
Amour ! Je n'ai pas fui ta flèche redoutée :
Toute livrée aux vents et par eux emportée,
Moi-même je n'étais qu'un frémissant désir.

Et telle, ô Cythérée, ai-je vu tes colombes
Poindre ainsi qu'une aurore au-dessus de la mer,
Aphrodité, Vénus, dont chaque nom m'est cher,
Cypris, qui fais s'ouvrir des roses sur les tombes...

Comme, en rêve, on entend murmurer une voix,
La plus mélodieuse aux oreilles humaines,
Du silence des lacs troublé par les fontaines,
Un appel musical s'élevait dans les bois;

Et j'écoutais gémir ces paroles confuses
Que le sombre aquilon pleure dans les roseaux,
Plainte dont l'horreur siffle à la face des eaux,
Et devient harmonie à la coupe des Muses...

STROPHES

A CHARLES MAURRAS

Maurras, je me compare à ce fils de Laërte,
Ulysse, tourmenté des fureurs de la Mer,
Sans cesse et si longtemps approché de sa perte
Que l'éclat du laurier même lui fut amer.

Pourtant, lorsque abordé dans l'heureuse Corcyre,
Tenu pour l'un des dieux par ces bons Phéaciens,
Quand le vieillard aveugle eut tiré de la lyre,
Avec l'honneur des rois leurs exploits et les siens;

Aussitôt qu'au malheur il eut cédé ses larmes,
Le passé l'enivra comme un vin généreux,
Car c'étaient moins alors les périls que les charmes
Des philtres de Circé qui remplissaient ses yeux.

Nous aussi qui marchons dans un cercle de peines,
Nous devons, ô Maurras, arrêter nos sanglots;
La douleur est souvent cette voix des Sirènes
Qu'Ulysse entendit bien, mais non ses matelots.

*

Je n'ai point dirigé mes pas vers la contrée
Où s'amasse l'horreur des fleuves de l'enfer,
Empire de la Nuit et de l'Hyperborée
Et dont le Phlégéthon n'échauffe pas l'hiver.

Je sais que, détournant ses yeux du sacrifice,
Et vouant à l'Hadès le sang d'un bélier noir,
C'est là que vint prier le magnanime Ulysse,
Moins conduit par les dieux, Maurras, que par l'espoir.

Telles qu'une mouvante et matinale brume,
Les ombres se pressaient, avides de parler,
La tourbe et les héros qu'un même feu consume :
Le désir d'être encor, fût-ce au prix du laurier !

S'il faut ouïr, Maurras, cette importune plainte,
Pourquoi ferai-je aux Morts boire le sang vermeil?
Et d'un obscur destin dussé-je avoir la crainte,
Cruel je n'irai point décevoir leur réveil.

A M. PAUL BOUJU

Bouju, de qui le nom est agréable aux Muses
A ce point que Ronsard et Bellay l'ont chanté,
Je réclame l'honneur de vous avoir vanté,
Et si je me taisais, je n'aurais pas d'excuses.

Il n'est point de retards, de délais ni de ruses,
Qui comptent; il n'est rien qui puisse être compté
Hors de votre sagesse et de votre bonté,
Bouju, de qui le nom est agréable aux Muses.

Dans l'éternel oubli les hommes s'en iront,
Je verrai les lauriers se flétrir à mon front,
Et des choses peut-être encor plus étonnantes :

Mais je ne verrai pas mon cœur si desséché
Qu'il ne garde au meilleur de lui-même caché
L'émouvant souvenir de votre accueil à Nantes.

A MONSIEUR ET A MADAME SILVAIN

Par l'éclat du malheur et la splendeur des armes,
Par le rayonnement sublime de son nom,
Dans les esprits bien nés le fier Agamemnon
Change en pure beauté sa plainte et ses alarmes.

Près de lui Clytemnestre abandonnée aux larmes
Couvre son désespoir d'un éternel renom;
Elle est en majesté l'égale de Junon,
Rivale de Vénus pour ce qu'elle a de charmes.

C'est vous ce Roi des Rois superbe, vous, Silvain,
Loyal dans l'amitié, qui n'avez pas en vain
A Moréas mourant assuré sa victoire;

Madame, et vous aussi, Reine au cœur généreux,
Vous avez devancé le vœu même des dieux
Quand votre Iphigénie est menée à la gloire.

A GABRIEL CAZALS

Le couchant et sa pourpre, et toute en perles roses
L'Aurore, ils sont éteints ces jours où, Gabriel,
Ensemble devisant de la terre et du ciel,
Les énigmes naissaient des effets et des causes.

La sagesse te mène aux confins des déserts
Que l'homme n'ose pas franchir et qui sont vides
De verdure et de fleurs et de sources limpides,
Et tu succomberais sans le pouvoir des vers.

Mais il n'est rien de toi, Gabriel, qui ne plaise
A la Muse, et toujours tu sus l'aimer vraiment
Celle qui toute faim, qui toute soif apaise,
Fruit idéal, nectar, dictame et talisman.

Comme un de ses amants tu goûtes l'harmonie
Des formes, des couleurs, des lignes et des sons,
Et le rythme et le nombre auxquels nous unissons
La pensée animée aux flammes du génie.

Mon ami, reçois donc, ami qui m'es si cher,
Ce livre où tant de joie et de douleur est close :
Qu'il évoque le temps d'une aurore plus rose
Et d'un ciel chaque jour plus profond et plus clair.

A PAUL SOUDAY

L'oreille de Midas pointe à plus d'une tête.
Paul Souday, votre plume est un de ces roseaux
Qui jadis du Méandre étonnèrent les eaux,
Clamant au fil du vent la merveille secrète.

Oui, s'il ne tient qu'à vous, justice sera faite :
Plus de chauves-souris prises pour des oiseaux;
Et qu'on lui voie aux mains truelles et marteaux
Tel qui n'est que maçon et qui se dit poète.

A l'injure des sots vous avez large part,
Certes, et seriez-vous le maître de votre art
Si vous n'étiez haï plus que l'on ne vous aime?

Paul Souday, la critique est toute vérité :
Quelle profonde nuit pour un peu de clarté !
Mais ce peu c'est beaucoup, c'est la vie elle-même !

A HENRY CHARPENTIER

Henry Charpentier, un quatrain !
Muse, y pensez-vous, mais une ode
(Pour lui n'est-ce pas le seul mode?)
Une ode au tonnerre d'airain,
Que vous ferez bondir, ma Muse !
Ni quatrain, sizain, ni dizain,
Ni tous ces jeux où l'on s'amuse,
Et puis, n'attendez à demain,
Je sais de quels délais l'on use,
Et je connais votre refrain.

Muse, il est vrai que sur Parnasse
Il ne convient de vous prier
Que les bras chargés de laurier,
Or, je vous demande une grâce;
Mais nulle verdure ne luit
Entre mes doigts quoi que je fasse...
Seul un petit livre... C'est lui
Qui me hausse jusqu'à l'audace
De vous apporter aujourd'hui
Tout l'héritage de la Thrace.

Ce même trésor fabuleux
Au ciel dérobé par Orphée,
Où d'une Gorgone coiffée,
Rêve la Sagesse des Dieux,
Notre Pallas Parthénienne,
Cette lumière que les yeux
Humains ne devinent qu'à peine
Dans l'immensité de ses feux,
Le crierai-je pas qu'elle est mienne
Par toute la face des cieux?

Je le crierai ! Mais que serait-ce,
Noir et blanc, ses feuillets ouverts,
Que ce petit livre de vers,
Tandis que, gaiement, je l'adresse,
Muse, à cet Henry Charpentier,
Qu'à ses tempes le laurier presse,
Si l'orbe d'or du ciel entier,
Autour de lui mouvant sans cesse,
Ne posait sur son front altier
Le plus bel astre de la Grèce?

SUR DES EXEMPLAIRES D'ORPHÉE

Plus tard, le front voilé sous un réseau de rides,
Le visage orangé par le soleil couchant,
Si vous lisez ces vers, vous plaise encor le chant
D'Orphée et des Océanides.

LA MUSE GUERRIÈRE

O Poésie, ô breuvage enivrant,
Tu vas, de lèvre à lèvre, vivement,
Force des forts, remède et talisman.

Soutiens ainsi le courage du brave,
Porte aux blessés un baume plus suave,
Ote au captif la chaîne de l'esclave.

Si les regards, sous leurs voiles de pleurs,
Brillent des feux dont s'allument les fleurs
Qui flamberont aux armes des vainqueurs,

Si la gaîté, fille de l'espérance,
Éclate encore aux visages de France,
Malgré le deuil et malgré la souffrance,

C'est bien à toi que l'honneur en est dû,
Aimable Lyre, à ta rare vertu,
Au gentil son par tes cordes rendu.

Va maintenant, et, d'une aile légère,
Élance-toi vers la terre étrangère,
De la victoire active messagère.

Ne te vêts point, Muse, de tes habits
Tissés d'or fin, de perles, de rubis;
Sois monstrueuse aux yeux des ennemis.

Tranche à Gorgo sa tête serpentine,
Hideuse même à la race divine;
Enchaîne-la hurlante à ta poitrine.

Pose tes pieds sur l'orgueil de leurs fronts,
Tes pieds chaussés de rudes éperons,
Dans la bataille efficaces et prompts.

Et puis, reviens, de dépouilles chargée,
L'Europe étant de barbares purgée
De l'Océan jusqu'à la mer Égée,

Reviens chanter d'une tonnante voix,
Comme autrefois des Français les exploits,
Et fais bondir la Lyre sous tes doigts.

Et ne crains pas, quelque ton qu'il dépasse,
Par ton accent d'égaler leur audace;
Vole aux sommets, tu n'y seras point lasse.

Rends immortels les glorieux vivants,
Et que le jour qui les voit triomphants
Soit mémorable à leurs petits-enfants.

Toute clarté sans toi, Muse, est obscure :
Embrase-les au feu du Dioscure,
Qu'ils aient des dieux l'éternelle figure.

Mais pour les morts couchés dans les charniers,
A pleines mains cueille tant de lauriers,
Que ces rameaux soient, de tous, les derniers.

Que jamais plus leur feuille ne se donne,
En une tige ou tressée en couronne,
Pour le vain prix que l'homme ambitionne.

D'avoir ainsi votre tombeau paré,
Soldat illustre ou héros ignoré,
Que ce bel arbre en devienne sacré.

Qu'à tout jamais Apollon le refuse
A qui voudrait l'arracher à la Muse
Par la bassesse et l'intrigue et la ruse.

Et s'il en reste, au fond des bois épais,
Quelque surgeon robuste, désormais,
Jeunes lauriers, fleurissez pour la paix !

HYMNE POUR LA FRANCE

A LA MÉMOIRE DE JACQUES TEULADE-CABANÈS
AGÉ DE 23 ANS
TUÉ LE 14 SEPTEMBRE 1916
EN MACÉDOINE

Pays natal ! O terre entre toutes bénie,
Dont le nom murmuré nous est une harmonie,
Dont le sol lumineux n'a d'égal que le ciel;
Mère ! comme à ce mot magique tu déploies
Dans nos cœurs aussitôt vibrants toutes les joies,
Toi par qui l'amertume a la saveur du miel !

A toute autre beauté ton image s'oppose;
Tu pourrais, sans unir les pampres à la rose,
Courber ton front neigeux sous l'horreur des frimas,
Pour tes fils, cependant, toujours tu serais belle;
Ils aimeraient de toi jusqu'à l'ombre cruelle
Où se cachent les dieux que l'on ne connaît pas.

Mais ni le dur métal des lunes boréales
Ne vient mordre à tes fruits dorés, ni les rafales
De l'orageux Autan ne versent tes blés mûrs.
Heureux qui le premier t'a vue et t'a chérie !
Bienheureux ses enfants ! car nulle autre patrie
N'a de plus douces nuits et des soleils plus purs !

Terre libre où fleurit l'héroïsme et la gloire !
France dont les soldats ont inscrit dans l'histoire
L'impérissable honneur ! Royaume sans lequel
L'homme aurait ignoré la splendeur de ce monde,
Et ne l'aurait forgée à la flamme féconde
Pour s'en faire une armure et se rendre immortel !

Armure ! claire épée étincelante et fine !
Effrayant bouclier levé sur ta poitrine,
Miroir de la terreur de tous tes ennemis !
Brassards et morion ! Haute et svelte cuirasse !
Cimier éblouissant ! insigne de ta race,
Gage des fiers destins qui te furent promis !

Certes, ce n'est pas tout que d'être une guerrière,
Et l'arme n'est pour toi que la raison dernière :
Tu savais, pacifique, ouvrir tes larges bras ;
Sur ton sein tu pressais, dans une même étreinte,
Celui de qui la tête est de vert laurier ceinte
Et l'humble populaire éloigné des combats.

Tu l'aimais, ce repos, jusque dans son ivresse.
— C'est un divin breuvage à la chaude caresse,
Mais le fond de la coupe est lourd d'un noir poison.
— Ton esprit et tes yeux s'emplissaient de fumées ;
Et des cieux flamboyants les torches allumées
Disputaient vainement aux ombres l'horizon.

Un stupide sommeil avait glacé ta face ;
Tu perdais à la fois ta force avec ta grâce,
Et tu ne voulais plus même t'en souvenir.
Reniant ton passé tu semblais te survivre :
Ta gloire était cachée aux pages d'un vieux livre
Comme une fleur fanée achève d'y mourir.

On ne te voyait plus alors, ô noble France,
Châtier justement l'orgueilleuse ignorance,
Et mettre le poète à son rang, le premier.
Alors, cédant aux cris de la tourbe insensée,
Ainsi que le dormeur, ton unique pensée
C'était de tout subir pour ne pas t'éveiller.

Quelle voix surhumaine ou plutôt quel tonnerre
A dans le même temps épouvanté la terre
Et d'un éclat brutal ton rêve traversé?
Une longue clameur monte du fond des combes!
Quel fossoyeur là-bas a creusé tant de tombes?
A quel front le laurier va-t-il être enlacé?

Pareille au ciel d'hiver que la pluie accompagne,
Avec ses généraux, la puissante Allemagne,
Avec ses régiments, avec ses bataillons,
Frappe inlassablement ta campagne et l'écrase!
Regarde tes cités gisant dans l'herbe rase,
Et tes champs labourés par l'acier des canons!

Tu ne laisseras pas sans la venger l'injure!
Ta main peut être lente, elle n'est pas moins sûre :
La part du châtiment sera faite à chacun!
Dans la pierre de Reims sculpte ton diadème,
Arras ensanglanté soit aussi ton emblème,
Taille pour ton manteau la pourpre de Verdun!

Et lorsqu'ils te verront paraître ainsi, farouche,
La sinistre épouvante aura cousu leur bouche,
Un feu prodigieux aura brûlé leur cœur!
Ces Rois, à ton aspect, ces princes, cette armée,
Seront comme une brume aussitôt dissipée,
Car il n'est dû qu'à toi de nommer le vainqueur,

A toi seule, ô ma France, à toi par qui la Lyre
Fera d'autant plus haut toutes ses cordes bruire
Que tu peux te vanter de poètes nombreux,
Entre lesquels il faut que je prenne une place
Dont la grandeur s'égale à l'honneur de ta race,
Moi qui pour la chanter escaladai les cieux!

AJAX

POÈME TRAGIQUE D'APRÈS SOPHOCLE

PERSONNAGES :

AJAX.

TECMESSE.

L'ENFANT.

LE SERVITEUR.

LE CHŒUR, composé de marins de Salamine.

AJAX

POÈME TRAGIQUE D'APRÈS SOPHOCLE *

LE CHŒUR

Est-ce Artémis, au char attelé de taureaux,
Est-ce la chasseresse
Artémis, qui, jetant la mort dans nos troupeaux,
Épouvante la Grèce?
Ah! pourquoi tardais-tu d'honorer ses autels
Brûlants d'un feu qu'elle aime?

* J'avais entrepris d'adapter l'*Ajax* de Sophocle à peu près dans le même temps que Jean Moréas commençait d'écrire son *Iphigénie*. Mais, par suite de circonstances défavorables, je fus obligé d'interrompre ce travail. Jean Moréas, qui avait bien voulu approuver mon dessein, ne vit pas sans peine que je ne le poursuivais point. Il décida de le reprendre et publia dans la « Renaissance Latine » (15 juillet 1902) le Prologue, puis dans « Akademos » (15 janvier 1909) un fragment du premier acte, formant ensemble environ 258 vers, les seuls qui nous restent de sa tragédie. R. D. L. T.

Sur nous, alors, jamais sur nous des malheurs tels,
Ajax, ni sur toi-même,
Ne seraient échappés si pesants de sa main.
O nouvelle fatale !
Est-ce Arès redoutable, à l'armure d'airain,
Est-ce Arès Enyale ?

Car de ta seule audace, ô fils de Télamon,
Tu n'aurais eu cette folie.
La colère des dieux est dans ton action
S'il est vrai qu'elle est accomplie :
Avec les fils d'Atrée Ulysse a pu mentir.
Immortels, arrêtez l'injure,
Jupiter, Apollon, vous qui faites s'enfuir
Au loin toute nuée obscure.
Et toi, parais, ô Roi, sors de la tente, viens,
Déconcerte leur triple rage
Qui va disant d'Ajax au camp des Argiens
Qu'il est honteux de son courage.

Ajax, ah ! lève-toi de ce trop long repos !
Ton silence, ô mon Maître,
Au mal venu du ciel, ajoute encor des maux
Plus funestes peut-être.

Comme un feu dans les bois des vents favorisé
De toutes parts s'élance,
Vois ensemble le fort, le faible et le rusé
Unir leur violence.
Les clameurs des soldats se mêlent à leurs cris
D'imposture et de haine :
Cependant, ô mon Roi, contre tes ennemis
Je n'ai d'autre arme que ma peine.

TECMESSE

Marins de Salamine, et qui de Télamon
Honorez en son fils la lointaine maison,
Ajax est étendu sur ses armes perfides,
Et nous avons sujet de gémir, Erechthides.

LE CHŒUR

Quoi ! la nuit en horreur a donc passé le jour
Fille de Téleutas, objet de son amour,
Parle, toi seulement tu nous saurais instruire.

TECMESSE

Si ma lèvre, en dépit de mon cœur, peut le dire,
Apprends-le, ce malheur comparable à la mort :
Car tu verras Ajax, ses mains rouges encor,
Et le débris sanglant des bêtes immolées
Et de la nuit enfin les hontes révélées.

LE CHŒUR

Qu'as-tu dit ! Et comment ai-je écouté sa voix?
Il me faut donc résoudre à croire, cette fois,
Il faut subir des Rois l'insupportable outrage.
Ajax impétueux, ta perte est ton ouvrage,
Ou plutôt c'est le ciel déchaînant ses fureurs,
Le ciel qui, sous l'aspect des bœufs et des pasteurs,
Contre ta propre gloire armait tes mains trompées
Et frappait tous les coups de tes noires épées.

TECMESSE

Oui, de cette prairie, hélas ! il est venu.
Il traînait ce bétail d'entraves retenu.
Il rentre, et comme un homme ivre, dans son délire
Il saisit, il abat, il égorge, il déchire,
D'une affreuse blessure il traverse leurs flancs...
Tous meurent... Mais surtout deux béliers aux pieds blancs,
Nourris du miel amer des rivages de Troie,
Semblent de ce massacre être la seule proie :
L'un est tué d'abord, le second lentement
Expire sous le fouet de lanières sifflant.
Et cependant, Ajax, d'une sorte farouche,
Aux imprécations que proférait sa bouche
Ajoutait des propos injurieux et tels
Que jamais n'en ont dit les dieux ni les mortels.

LE CHŒUR

Couvrons de voiles notre tête;
Hélas ! le temps n'est plus de montrer un cœur fier.
Avant l'orage qui s'apprête
Hâtons-nous d'affermir nos rames sur la mer.

La Parque impitoyable acharnée à lui nuire
Aux portes de l'Hadès précipite mon Roi,
Et tels que deux vautours je vois fondre sur moi
Les Atrides au double empire.

TECMESSE

Reste ! Le jour naissant a chassé sa fureur.
Tu n'en verras que trop la malfaisante horreur :
Quand ce sang manquerait dont il se déshonore,
Son geste, son regard la montreraient encore...
Oui, sa fureur s'apaise; ainsi dans le ciel clair
Le rapide Notus que ne suit pas l'éclair
Décroît sur l'Hellespont et sur la mer Égée...
Ce retour de raison rend son âme affligée
Cependant, et redouble, aggravant son ennui,
La cruauté d'un mal qu'il n'impute qu'à lui.

LE CHŒUR

D'un mal déjà passé faut-il qu'on s'inquiète?

TECMESSE

Attrister tes amis d'une joie indiscrète
Ou bien par ta souffrance ajouter à la leur
Lequel vaut mieux?

LE CHŒUR

Deux fois c'est la même douleur.

TECMESSE

Et d'en être témoins elle est en nous plus grande.

LE CHŒUR

Saurai-je te comprendre et veux-tu que j'entende...

TECMESSE

Quand il était en proie aux démons irrités,
Seul nom qui vous soit dû, sombres Divinités,

Lorsque d'Agamemnon, de Ménélas, d'Ulysse,
Il eut cruellement consommé le supplice,
Ce carnage plutôt de bétail innocent,
Qu'il était de plaisir encor tout frémissant,
A ses transports de joie ont répondu nos larmes.
Mais il a vu soudain où l'ont porté ses armes,
Il est présent pour lui ce mal passé pour nous
Et d'en prendre une part nous sommes tous jaloux :
Ses fureurs, ses regrets, ses plaintes sont les nôtres.
Ainsi le deuil de l'un fait la douleur des autres,
Ainsi dans notre cœur un horrible tourment
Se lève, se déploie et pèse en un moment
Sur Ajax et sur moi, qui ne suis plus vivante.

LE CHŒUR

O Tecmesse ! ma peur se change en épouvante !
Si je n'ai plus d'autels où prier, quel espoir
Pourrai-je désormais en mes maux concevoir?
Les divins Immortels et la déesse fière
Auront-ils sur Ajax épuisé leur colère?...
Ce sacrificateur, tout ce sang répandu,
Serait-ce quelque hommage à leur splendeur rendu,
Tel qu'en reçoit Vénus de lys et de colombes,
Et qui passe de loin les fauves hécatombes?...
Ajax, ah ! j'entends trop ce que dit ta raison,
C'est un cri de malheur et non de guérison.

TECMESSE

Ainsi que toi j'ai peur et comme toi je tremble
Et je laisse parler ta crainte et mon amour.

LE CHŒUR

Infortunés tous deux nous pleurerons ensemble.

TECMESSE

Nous fuirons à jamais cet exécrable jour !...

. . . . . .

AJAX

Hélas ! rameurs et matelots,
Mes amis, regardez quels flots
A fait monter ici la tempête sanglante,
Cette nuit déchaînée autour de ma maison.

LE CHŒUR

Tu disais vrai, Tecmesse, il n'a plus sa raison.

AJAX

Quoi ! vous hésiteriez, quand ma voix suppliante
Implore et quand je tends les bras ;
Ce triste cœur, mon cœur, l'arracherez-vous pas ?

LE CHŒUR

Lorsqu'un tel désespoir te fait crier à l'aide,
Tu voudrais te guérir par un mauvais remède ?

AJAX

Cet Ajax courageux, quels exploits aujourd'hui
Aux peuples à venir l'ont rendu mémorable ;
Quel trophée a conquis sa lance redoutable,
Quel prix de sa victoire a-t-il enfin cueilli ?
Les outrages dont on l'accable
Seront comptés pour ses lauriers
Avec ce que le vent disperse sur le sable
Des blanches toisons de béliers.

TECMESSE

Ajax, mon maître, Ajax, je te supplie, écoute :
Ces mots, ne sais-tu pas que mon cœur les redoute ?

AJAX

Retire-toi, va-t'en, ô femme, hors d'ici !

LE CHŒUR

O par les dieux, Ajax, apaise ton souci.

AJAX

L'éclat de ma vengeance allait enfin paraître :
Je tenais dans mes mains
Ces deux chefs, ces deux Rois superbes, et ce traître,
La honte des humains.
Ils avaient de leur sang payé leurs infamies...
Tout n'était que mensonge, hélas ! à mes regards.
Je n'ai plus retrouvé leurs traces ennemies,
Seuls s'enfuyaient au loin quelques troupeaux épars,
Qui bêlaient tristement aux plages endormies.

LE CHŒUR

C'est en vain maintenant que tu t'affligerais :
Il n'est pire folie
Que de vouloir changer, quels que soient nos regrets,
Une chose accomplie.

AJAX

Toi qui sais d'un espion faire le vil métier,
Ta joie a pu déjà s'assurer de ma perte :
D'un grand rire à présent tu brilles tout entier,
Fils de Laërte !

LE CHŒUR

Les rires et les pleurs tour à tour sur nos yeux
Se succèdent selon la volonté des dieux.

AJAX

Ah ! s'il osait venir, ma haine est assez forte
Pour changer son triomphe en excès de douleur.

LE CHŒUR

Tu penses fièrement, Ajax, et ton malheur
Te devrait retenir de parler de la sorte.

AJAX

Jupiter, mon aïeul, père de mes aïeux,
Ne détruirai-je pas leur odieuse vie,
Ce bavard et les Rois qui commandent tous deux?
Et leur mort de la mienne enfin sera suivie.

TECMESSE

Ajoute encor mon sang à tes derniers souhaits :
Hé ! serait-ce pour moi vivre si tu mourais?

AJAX

Ténèbres, ma lumière,
Et toi, visible maintenant,
Érèbe, me voici, je suis votre habitant,
Vous serez de mes yeux la clarté coutumière !

Dieux ! que j'aurais priés ! dieux ! auteurs de mes jours !
Je suis indigne, hélas ! que ma bouche vous nomme ;
Et, loin du ciel, quel bien puis-je espérer d'un homme,
Quel secours ?

Minerve, qui protège
Mon ennemi dans les combats,
Triomphe et me poursuit : où ne fuirai-je pas ?
En quels déserts caché, pour l'éviter, fuirai-je ?
Mais j'ai trouvé ma mort en ces tristes débris,
Tout saignant du butin d'une chasse insensée,
Et sans doute l'armée, à ma porte avancée,
D'une autre proie illustre a convoité le prix.

TECMESSE

Me faut-il, malheureuse, entendre ce langage
Qui jadis eût couvert de honte son visage !

AJAX

Plage où sonne la mer,
Repos des campagnes fleuries,
Antres, et vous, détroits remués d'un flot clair,
Longtemps, ah ! trop longtemps, les troyennes prairies
Ont connu la vigueur de mon bras ; cependant

Je le dis, et qui cède à la raison comprenne,
Rien en vous, bords heureux, n'adoucira ma peine,
Moi vivant !

Et toi, Scamandre, fleuve,
Favorable, aux plaisantes eaux,
Tu ne me verras plus, mais tu feras la preuve
De cette renommée acquise à mes travaux :
D'abord que j'ai paru Troie entière en alarmes
Apprit quel est mon rang, fût-ce au milieu des Rois...
Et je suis jeté là pour la première fois,
Objet de déshonneur, de risée et de larmes !

LE CHŒUR

Abattu par de tels malheurs
Je ne sais pas si de ta plainte
Je dois arrêter les fureurs ;
Et si tu te taisais j'en aurais plus de crainte.

AJAX

Funeste destinée attachée à mon nom !
Hélas ! de quels exploits sera fait mon renom
Lorsque vous saurez tous ma profonde détresse !
Mon père avait jadis, et devançant la Grèce,

Apporté chez les siens la gloire de l'Ida.
Je n'ai point démenti ma race et me voilà
Par ces gens insulté dont je vengeais l'injure.
Cependant, je le sais, cette divine armure,
S'il eût fallu lutter pour elle auparavant,
Je l'aurais, non des Grecs, mais d'Achille vivant.
Un fourbe a plus d'honneur que ces mains intrépides,
Et la déloyauté siège au cœur des Atrides.
Ah ! si mon œil n'avait trahi ma volonté,
Si mon esprit... Non, non, c'est le fruit indompté
De Jupiter, Pallas, qui telle une furie,
Pallas qui m'a couvert de cette ignominie
Et du sang des troupeaux cette nuit égorgés.
Ceux que dans tout le camp j'ai vainement cherchés
Peuvent bien maintenant applaudir à ma tâche ;
Lorsque l'appui des dieux est favorable au lâche
Il brave la vaillance et les coups du plus fort.
Que faire ? Et vers quel but va me pousser le sort ?
Haï des Immortels, de l'armée et de Troie,
Haï de tous côtés que se tourne ma voie,
D'Égée encor tenté passerai-je les eaux,
Laissant les doubles chefs, leur camp et leurs vaisseaux ?
Mais quel visage aussi porterai-je à mon père ?
N'éclatera-t-il pas d'une juste colère
Quand il me verra nu, sans ornements guerriers,
Lui qui n'ignore pas ces bords et leurs lauriers ?
Non, en moi de son sang il connaîtra l'audace.
Un autre attachera du prix au jour qui passe,
Dupe des feux menteurs qu'allume l'avenir,

Impatient de vivre alors qu'il faut mourir ;
Autant je le méprise autant j'admire l'homme
Dont la vie et la mort valent qu'on les renomme,
Jusque dans son trépas à sa fortune égal,
Et qui n'est pas moins grand après le coup fatal.

LE CHŒUR

Ces paroles, Ajax, nul autre que toi-même
Ne les aurait pu dire et c'est bien là ton cœur.
Pourtant cède à nos vœux, domine ton ardeur,
Modère ton esprit en faveur de qui t'aime.

TECMESSE

Ajax, que j'ai nommé mon maître et mon époux,
Le mal de l'esclavage avec toi me fut doux,
Cependant aux humains c'est une grande peine :
Tu sais que je naquis de race phrygienne,
Fille d'un père libre et de richesse orné ;
Mais les dieux m'ont repris ce qu'ils m'avaient donné,
Et je fus ta servante et non ta fiancée.
J'ai depuis ce moment partagé ta pensée,
Malgré ma servitude et ce rang inégal,
Reçue avec amour dans ton lit nuptial.
Par l'amour de ce lit sacré, je te supplie,
Ne m'abandonne pas à la force ennemie,
Car moi-même et ton fils, aussitôt, si tu meurs,

Esclaves chez les Grecs nous connaîtrons les pleurs,
Et l'on dira de moi réunie aux captives :
« C'est l'épouse d'Ajax ! » Non, il faut que tu vives !
Vivre pour tes parents dans l'attente vieillis,
O Prince ! pour ton fils qui n'aura pas d'amis,
Pour moi, loin de tes yeux qui serai misérable !
Car ta lance a mêlé nos murailles au sable,
Car mon père et ma mère étaient mortels tous deux,
Et c'est toi mes parents, ma patrie et mes dieux !
Du passé n'est-il rien enfin qui te retienne?
Fut-elle pas ma vie échauffée à la tienne,
Ajax? et si j'ai su te plaire, qu'en retour,
Tu prennes maintenant pitié de mon amour !

LE CHŒUR

Si, comme nous, ton cœur a souffert à sa vue,
Ajax, sois pitoyable autant qu'elle est émue,
Écoute sa prière.

AJAX

Ah ! puissé-je arrêter
Le flot de pleurs qui va jusqu'à mes yeux monter !
Mais je veux mieux encore éprouver sa tendresse.
Je sais à ton amour rendre hommage, Tecmesse;
Ce que je vais te dire entends-le sans faiblir :
A mon ordre, à l'instant, promets-tu d'obéir?

TECMESSE

T'obéir et t'aimer c'est une même chose.

AJAX

Mon fils...

TECMESSE

En ma frayeur, dont je tairai la cause,
Naguère, de ces lieux je l'avais éloigné.

AJAX

Oui, ce délire affreux !...

TECMESSE

Hélas ! l'infortuné,
Sous ta main, de la mort eût rencontré le signe.

AJAX

Certes, de ma fureur un tel coup était digne.

TECMESSE

Je craignais pour ses jours... Pardonne !

AJAX

Tu fis bien.
A tes soins maternels je ne reproche rien.
Il me plaît de louer ton zèle et ta prudence
Où mon fils a trouvé sa plus sûre défense.

TECMESSE

Ai-je à remplir, Ajax, pour toi quelque devoir
Plus cher et plus sacré?

AJAX

Donne-moi de le voir,
De lui parler.

TECMESSE

Il est sous la garde attentive
D'un serviteur, auprès des vaisseaux, sur la rive
De la riante mer, agréable à ses jeux.

AJAX

Ah! que ne vient-il pas, ici, combler mes vœux?

TECMESSE

Toi qui veilles sur lui, bon serviteur, écoute,
Conduis à ses parents mon fils; fais prompte route,
Et réjouis ton cœur... Ton père, ô mon enfant,
T'appelle.

AJAX

T'aura-t-il entendue?

TECMESSE

Au-devant
Des serviteurs il court, le voici.

AJAX

Qu'il ne craigne,
S'il est mon fils, l'horreur qui de toutes parts saigne....

FRAGMENTS
ET
POÈMES INACHEVÉS

DISCOURS

A M. A. Desrousseaux.

Je veux, ô Desrousseaux, façonner un lien,
Qui, pressant votre front savant accorde bien,
(De ce double rameau couronne sombre et vive)
Avec l'âpre laurier la mielleuse olive.
Je le dois à la Muse autant qu'à l'amitié,
Et le Ciel a tracé mon ouvrage à moitié.
Vous voyez, Desrousseaux, tandis que je les cueille,
Tous les arbres sacrés pencher vers moi leur feuille,
Mes mains les enchaîner d'impérissables nœuds,
Et je tarderais donc à fleurir vos cheveux?

Dans l'antre du passé qui sert d'asile au sage,
Vous avez dès longtemps tourné votre visage,
Vous remontez le Styx, vous en suivez le cours;
Les campagnes d'Elyse ont éclairé vos jours,
Devant que le tombeau vous en assure l'hôte :
La Parque n'a cédé cette faveur si haute
Qu'à bien peu seulement; il vous était permis
D'y réveiller des morts mille fois endormis,
De chaque illustre esprit de faire votre maître,
Enfin de les aimer en les sachant connaître.

Ainsi, comme les dons reçus des Immortels
Sont vers eux retournés au feu de leurs autels,
Ainsi, premièrement que mon maître eut la lyre
Sonnée, en son honneur les cordes je fis bruire.
Et je n'estime pas d'avoir eu le cœur bas
Ni servile l'esprit de chanter Moréas :
L'admirer et le suivre et confondre la tourbe
C'est attacher la gloire au laurier que je courbe,
C'est détester enfin l'obscure vanité
Des hommes étrangers à la divinité;
Et de moi, Desrousseaux, rien en vous ne diffère :
Vous aimez Moréas et fuyez le vulgaire...

HYMNE POUR LA JOIE

L'hymne qu'à mon esprit communique ma lyre,
C'est un astre naissant qui, surpris de son feu,
Chargé de flèches d'or, ignore s'il les tire
Sur un mortel ou sur un dieu.

Immortel ou mortel, sur tous je le renomme :
La louange en ma voix n'est jamais un bruit vain.
Mais l'appeler un dieu quand il peut être un homme,
N'est-ce pas de lui-même ôter le plus divin?

S'il lui plaît de devoir à l'humaine nature
La beauté d'une vie arrachée au Néant;
Si, pareil au marin, quand siffle en sa mâture
L'orage, qui lui fait mieux aimer l'océan,

Son front s'est éclairé du choc même de l'ombre,
Plus que dans son Olympe, en un ciel azuré,
Un dieu, riche d'autels dont nul ne sait le nombre,
Si ce n'est qu'un mortel, je le célébrerai.

Un mortel recouvert d'opprobre et de ténèbre,
Que l'obscurité même a rendu lumineux;
Un mortel pour lequel mourir n'est plus funèbre,
Tellement l'Univers s'est plongé dans ses yeux;

Un mortel, le plus vil et le plus misérable,
N'ayant que sur le ciel mesuré sa grandeur,
Et qui, chassant de lui la poussière et le sable,
A quelquefois vêtu la divine splendeur.

Celui qui dans le champ pythien ose descendre,
Certain d'y conquérir l'inaltérable prix,
Peut-il rougir jamais de faire avec la cendre
Une parure amère à ses membres meurtris?

Il n'appréhende pas au terme de la lutte
Le désaveu d'un cœur plus hardi que son bras;
C'est pour lui que déjà l'on module la flûte,
Et la lyre, qu'il aime, accompagne ses pas;

L'éclatante victoire ennoblit sa demeure,
Les murs de la cité s'écroulent devant lui;
Son père vieillissant goûte, avant qu'il ne meure,
La chaleur d'un soleil qui n'avait jamais lui.

Quelle vigne mûrit tes grappes enivrantes,
O Joie? et de quel miel se compose ton fruit?
Pareille aussi, parfois, à ces torches errantes,
Que de craintives mains agitent dans la nuit...

ORPHÉE

POÈME

INVOCATION AUX MUSES

Esprit conçu des dieux tout en leur donnant l'être,
Muses, sang immortel, répandez-vous en moi.
Aux splendeurs que de vous mes vers feront paraître,
Qui pourra s'étonner et haïr votre loi?

Mais qu'est-ce qu'un mortel qui contre vous s'engage?
Exécrable qu'il est aux humains comme aux dieux,
Sa vaine ambition, qui la châtierait mieux
Que ses yeux aveuglés par votre vive image?

Toujours d'un voile obscur aggravant les sommets,
C'est sur le plus haut pic et le plus solitaire
Que la noire nuée enfante la lumière,
Lorsque roule l'orage entre ses flancs épais.

Afin que jusqu'aux nuits tout cède à votre empire,
S'il suffit d'un éclat des vôtres emprunté,
Les ténèbres bientôt vont elles-mêmes luire
Et du rouge Orient élargir la clarté.

O qui m'emporterait de l'ardente Sicile,
Muses qui l'embrassez du cercle de vos feux,
Vers les roseaux de l'Hèbre aux poètes hostile,
Où la tête d'Orphée a lié ses cheveux?

C'est vous! Pégase et toi, dont j'ai dompté la croupe,
Qui, l'héritier d'un sang à l'insulte fatal,
Sans la tarir jamais, résonnante à ma coupe,
Y fais jaillir ton onde, ô fille du cheval!

UN SATYRE

Phébus d'un flot de pourpre inonde la prairie.
Sous cet ombrage, Orphée, à la place choisie,
Tandis qu'à ton appel les Muses descendront,
Vers elles je pourrai lever enfin le front.
Une source est ici, de gazon couronnée :
Les bienfaits du printemps y devancent l'année,
La mousse en est légère et tiède sous nos pas.
Mais, du peu que je suis tu ne t'offenses pas?
Tu ne méprises point ma grossière enveloppe?
Tes chants me sont permis? car jadis le Rhodope
A vu venir vers toi ses fauves habitants,
Et les dures forêts que battent les autans,
Les déesses des eaux sous leur urnes penchées,
Et tout le peuple obscur des puissances cachées.

Mon esprit est celui que retient prisonnier
Le chêne en son écorce ou l'éternel laurier.
L'égal des Immortels moins que leur créature,
Je leur dois cependant la peine que j'endure
D'ignorer jusqu'aux fleurs dont j'anime le fruit,
Tant un dieu met d'obstacle entre la Terre et lui.

Ah ! si je dépouillais l'apparence divine,
Quel feu consumerait aussitôt ma poitrine !
Quel redoutable Amour me frapperait encor
D'un arc irrésistible aux mille flèches d'or !
Me verrait-on qu'aux lieux où la gloire est donnée?
J'y serais sans la Parque et sans la Destinée :
Et c'est trop que porter la substance des cieux
Pour accorder mon cœur, ma raison et mes yeux !
Hélas ! et mes désirs sont eux-mêmes ma chaîne;
Je n'en puis délivrer ma forme toute humaine
Quand la divinité fait ma seule vertu !

Vous, du moins, vous suivez d'un labeur assidu
Les cercles inégaux où le sort vous enferme :
Tout est espoir pour vous, l'origine et le terme,
L'heure à peine en son vol plus lente que l'amour,
Et dans l'ombre des nuits les prémices du jour.

On dit que des roseaux j'ai fait chanter la tige...
Et lorsque les bergers, témoins de ce prodige,

Ont façonné leur lèvre aux agrestes chansons,
Ils ont du même coup surpassé mes leçons.
Ma flûte, la première, eut l'art de les instruire,
Mais une âme y frémit quand la vôtre y soupire,
Et ce don que le ciel communique à regret,
Il n'était pas en moi d'en ouvrir le secret.

Rompez-vous donc, liens qui n'êtes que poussière,
Vous, flammes, dévorez cette fausse lumière :
Rien ne garde en ces lieux la face de la mort !
Hérissant ses rameaux comme aux souffles du nord,
Une errante forêt près de ton front s'incline,
La bête et le rocher, hôtes de la ravine,
Vont à tes pieds bondir du même élan fougueux,
O délire inouï qui m'emporte avec eux !

Ainsi l'arbre divin gonflait pour toi ses voiles,
Quand sur la vaste mer inconnue au nocher,
Assurée à tes chants mieux qu'au feu des étoiles,
La nef Argo voguait vers un sable étranger.

Ainsi, du seuil d'Hadès écartant les ténèbres,
Sa rigueur, à ta voix, avait déjà plié :
Eurydice eût franchi deux fois les bords funèbres
Si l'Amour se pouvait vaincre par la pitié !

Cependant arrachés à d'arides mamelles,
Ivres d'un vin grondant dans des sèves nouvelles,
Les vallons et les bois et les monts frémissants,
Changeant en harmonie une inerte nature,
Un jour restitueront à la race future
Tout ce qu'en eux tu mets de sublimes accents.

Celui qui de ta flamme aura brûlé ses lèvres,
Pasteur de sombres boucs, de taureaux ou de chèvres,
Un jour ici s'arrêtera :
Ses doigts se courberont sur la lyre sonore,
Et semblable au granit en qui vibre l'aurore,
C'est la tienne qui répondra !...

ORPHÉE

De la splendeur nocturne as-tu fait ton étude?
As-tu jamais compté
Ces astres fulgurants, et dont la multitude
Est la moindre beauté?

Qu'ont mesuré tes yeux qui puisse de ces voiles
Trouer la profondeur,
Mais surtout de ce ciel, océan des étoiles,
Qu'a mesuré ton cœur?

Oui, l'ombre t'épouvante, et tandis que tu trembles
S'élancent tour à tour,
Sur les ondes du feu, toi, Pollux qui ressembles
L'éclat d'un nouveau jour;

Et toi, qui me parais vêtir encor tes armes,
Et qui n'as différé
De le suivre à l'Hadès qu'afin que, par tes larmes,
Ton frère fût pleuré...

. . . . . .

Orageuse Lemnos, ô terre dévorée
D'insatiables feux,
L'amour devait aussi pousser sur tes flots bleus
Argo, la nef dorée...

. . . . . .

PROMÉTHÉE

POÈME

CHŒUR DES OCÉANIDES

A MADEMOISELLE DE KERMORVAN

A peine l'arc doré se courbe
Aux mains rapides d'Apollon,
A peine est tracé le sillon
Qui de la plus obscure tourbe
Va tirer cet éclat vermeil
Dont se colore le réveil
Des eaux, des prés, des bois, des villes,
A peine as-tu fait, ô Soleil,
La mer brillante de ses îles,

Que sur les cimes nous venons,
Anxieuses de ton image,
Nous, de qui le sceptre en partage
A l'empire des flots sans noms,
Filles de l'Océan, du père
Nourricier de toute la terre,
Gardien prudent de tels secrets
Qu'il n'en ouvre encor le mystère
Qu'aux voix nocturnes des forêts.

Mais tandis qu'au repos il cède,
Sur ses lèvres volent souvent
Quelques mots dans le fil du vent
Qui vont se perdre sans remède,
Et parfois nous l'avons surpris,
Au fond reculé d'un pourpris,
Attentives à ces merveilles :
Rien de grand reste-t-il au prix
De ce qu'entendaient nos oreilles?

Nous allons au-devant du jour...
Si les choses longtemps celées
Doivent bien être révélées,
Elles renferment tant d'amour,
De tant de rayons enflammées,
Qu'auprès d'elles ce sont fumées
L'éther et l'azur irréel :
Seul Phébus a les mains armées
De la claire splendeur du ciel.

Des quatre chevaux la crinière
Déployée au vaste horizon
Semble flotter sur Phaéthon
Tant il en jaillit de lumière !
Se trouve-t-il donc aujourd'hui
Quelqu'un qui, plus hardi que lui,
Refrénant leurs dents indomptées,
Vers des régions les conduit
Que jamais ils n'avaient tentées,

Oui, l'ombre t'épouvante, et tandis que tu trembles
S'élancent tour à tour,
Sur les ondes du feu, toi, Pollux qui ressembles
L'éclat d'un nouveau jour;

Et toi, qui me parais vêtir encor tes armes,
Et qui n'as différé
De le suivre à l'Hadès qu'afin que, par tes larmes,
Ton frère fût pleuré...

. . . . . .

Orageuse Lemnos, ô terre dévorée
D'insatiables feux,
L'amour devait aussi pousser sur tes flots bleus
Argo, la nef dorée...

. . . . . .

PROMÉTHÉE

POÈME

CHŒUR DES OCÉANIDES

A MADEMOISELLE DE KERMORVAN

A peine l'arc doré se courbe
Aux mains rapides d'Apollon,
A peine est tracé le sillon
Qui de la plus obscure tourbe
Va tirer cet éclat vermeil
Dont se colore le réveil
Des eaux, des prés, des bois, des villes,
A peine as-tu fait, ô Soleil,
La mer brillante de ses îles,

Que sur les cimes nous venons,
Anxieuses de ton image,
Nous, de qui le sceptre en partage
A l'empire des flots sans noms,
Filles de l'Océan, du père
Nourricier de toute la terre,
Gardien prudent de tels secrets
Qu'il n'en ouvre encor le mystère
Qu'aux voix nocturnes des forêts.

Mais tandis qu'au repos il cède,
Sur ses lèvres volent souvent
Quelques mots dans le fil du vent
Qui vont se perdre sans remède,
Et parfois nous l'avons surpris,
Au fond reculé d'un pourpris,
Attentives à ces merveilles :
Rien de grand reste-t-il au prix
De ce qu'entendaient nos oreilles?

Nous allons au-devant du jour...
Si les choses longtemps celées
Doivent bien être révélées,
Elles renferment tant d'amour,
De tant de rayons enflammées,
Qu'auprès d'elles ce sont fumées
L'éther et l'azur irréel :
Seul Phébus a les mains armées
De la claire splendeur du ciel.

Des quatre chevaux la crinière
Déployée au vaste horizon
Semble flotter sur Phaéthon
Tant il en jaillit de lumière !
Se trouve-t-il donc aujourd'hui
Quelqu'un qui, plus hardi que lui,
Refrénant leurs dents indomptées,
Vers des régions les conduit
Que jamais ils n'avaient tentées,

Qui, d'un pas jadis inégal,
A soumis au Nombre leur course,
Et qui les abreuve à la source
De l'autre aérien cheval,
Et, luisants des ondes du Phase,
Leur donne à fouler le Caucase
Dont les glaces, à leurs sabots,
Sous la corne qui les embrase,
Brûlent comme autant de flambeaux?

Tel, parfois, le soir illumine
La crête des monts orageux,
Et l'on voit répondre à ces feux
Une torche sur la colline :
L'éblouissement d'un bûcher
Étincelle à chaque rocher,
Astres arrachés de la nue,
Qui dans les rêves du nocher
Plongent leur lueur inconnue...

TABLE

TABLE DES MATIÈRES

Pages

LES ODES

ODE TRIOMPHALE. 7

Le premier livre des Odes.

Ode I. — A Jean Moréas 15
Ode II. — A Jean Moréas 19
Ode III. — A Maurice du Plessys 23
Ode IV. — A Charles Maurras 27

Le deuxième livre des Odes.

Ode I. — Éloge d'Athènes 33
Ode II. — A Jean Moréas 37
Ode III. — A Maurice du Plessys 43
Ode IV. — Chant de victoire 45

LES HYMNES

Hymne I. — Pour la couronne 51
Hymne II. — Pour la victoire 55
Hymne III. — Pour la gloire 61

LES SONNETS

I. — A Jean Moréas 69
II. — Si l'espoir d'un laurier 70
III. — A Ernest Raynaud 71
IV. — Hélène 72
V. — Ce n'était pas l'Amour 73
VI. — Impatient des nuits 74
VII. — Tu ne peux te douter 75
VIII. — Quand se penchent ce front 76
IX. — Comme un séjour de nuit 77
X. — Trois jours de ses beaux yeux 78
XI. — O nuit, ô nuit livide 79
XII. — A Paul Verlaine 80

LES PREMIÈRES POÉSIES

I. — Les Triomphes.

I. — Triomphe 85
II. — Apparition 89
III. — Épiphanie 93
IV. — Douleur 99
V. — A un enfant 103
VI. — Présage 105

II. — Le Tombeau de Jules Tellier.

I. — Ombres 109
II. — Solitude 113
III. — Invocation 117
IV. — Évocation 121

LE POÈME DE LA MÉTAMORPHOSE

De la Métamorphose des Fontaines 123

DEUXIÈME ODE TRIOMPHALE 133

LES POÉSIES DIVERSES

I. — L'Oréade 143
II. — Strophes 147
III. — A M. Paul Bouju 150
IV. — A Monsieur et à Madame Silvain 152
V. — A Gabriel Cazals 154
VI. — A Paul Souday 156
VII. — A Henry Charpentier 158
VIII. — Sur des exemplaires d'Orphée 161
IX. — La Muse guerrière 163
X. — Hymne pour la France 167

Ajax. Poème tragique d'après Sophocle 173

FRAGMENTS ET POÈMES INACHEVÉS

I. — Discours 197
II. — Hymne pour la joie 199
III. — Orphée, Poème 203
IV. — Prométhée, Poème 211

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE
PAUL DUPONT
A CLICHY (SEINE)
EN FÉVRIER 1938